

2^e Année - N° 41.

Le numéro : 25 centimes

29 Juillet 1915.

LE PAYS DE FRANCE

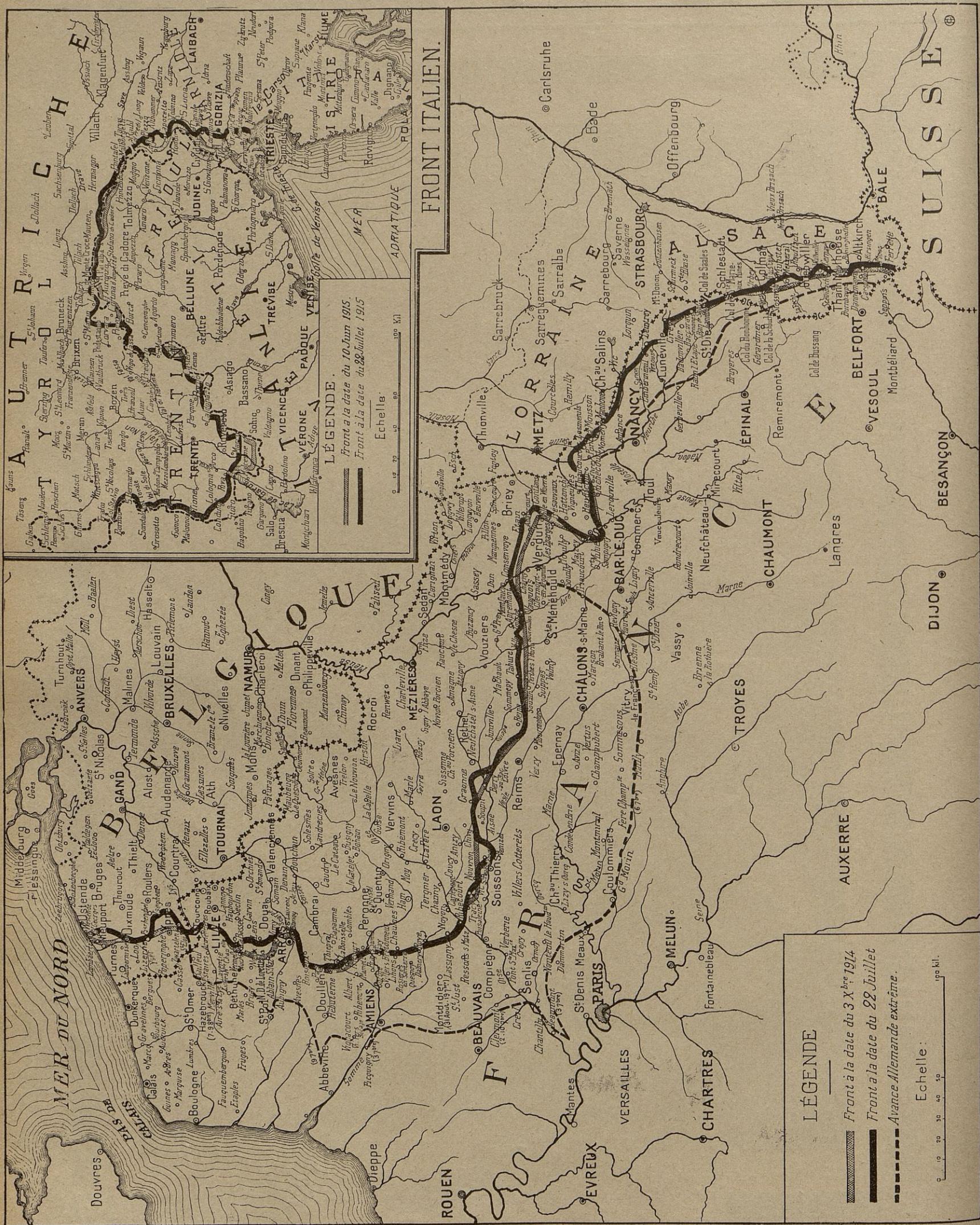


*Notre artillerie lourde
en action.*

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Ma
2,4,6
boulevard Poiss
PARI

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 15 AU 22 JUILLET



EST encore dans l'est que s'est manifestée, cette semaine, l'activité ennemie ; des attaques assez violentes se sont produites en Lorraine, contre-coup de l'offensive avortée du kronprinz en Argonne.

En Belgique, les Allemands ont bombardé assez violemment, dans la nuit du 18 juillet, nos tranchées de Saint-Georges, ainsi que le village et l'église de Boësinghe ; il n'y eut aucune attaque d'infanterie.

Les troupes britanniques ont remporté un petit succès en enlevant une tranchée ennemie au sud d'Ypres.

Au nord d'Arras, et dans tout le secteur, la canonnade n'a pas discontinué ; les Allemands ont fait une prodigieuse consommation d'obus ; la ville d'Arras en a reçu un important contingent, un de ses faubourgs notamment. Au sud du château de Carleul, nous nous sommes emparés d'une ligne de tranchées allemandes ; le lendemain, 16 juillet, l'ennemi a essayé une contre-attaque, mais il n'a pu la déclencher, ayant été rejeté dans ses tranchées par le feu de notre infanterie et de notre artillerie. Alors, il a bombardé la fosse Bully ; par contre, nos obus ont mis le feu à la ferme de la Folie sur la fameuse crête de Vimy, qui est l'objectif de nos efforts.

Les jours suivants, canonnade intense ; puis, le 18, les Allemands ont lancé dans la nuit, à l'ouest et au sud-ouest de Souchez, sur un front de 1.200 mètres, une attaque que nous avons repoussée. Après cet échec, la lutte d'artillerie a repris sans autre action d'infanterie.

Sur l'Aisne, les Allemands ont tenté un coup de main, le 15 juillet, sur un de nos ouvrages du secteur de Fontenoy ; le coup de main a échoué bien qu'il eût été précédé d'un bombardement au cours duquel plus de quatre mille obus avaient été lancés. Le village de Fontenoy est situé tout près de l'Aisne, en aval de Soissons, au pied du plateau de Nouvron. Cet échec a été marqué par plusieurs bombardements de la ville de Soissons.

En Champagne, aucune action ne s'est produite ; les Allemands ont, à deux reprises, violemment bombardé Reims ; ils ont fait plusieurs victimes dans la population civile de la malheureuse cité.

La grande offensive du kronprinz en Argonne s'est réduite peu à peu à une guerre de tranchées ; tous les efforts qu'il a faits pour étendre son front ont été enrayés et ses troupes ne sont parvenues qu'à prendre pied dans un élément avancé d'une de nos tranchées qui formait saillant.

Le 14 juillet, deux attaques contre la Haute-Chevauchée et Boureuilles étaient repoussées ; le 16, lutte de bombes et de grenades dans la région de Marie-Thérèse ; puis deux attaques allemandes contre nos positions de la cote 263, à l'ouest de Boureuilles ; elles sont repoussées. La cote 263 domine la vallée de l'Oise et de là nos canons peuvent atteindre Varennes ; c'est ce qui explique l'acharnement de l'ennemi pour nous l'enlever.

Ces actions en Argonne, qui ont diminué d'intensité devant notre résistance, se sont liées avec des attaques menées sur les Hauts de Meuse et en Lorraine, dans la région du bois le Prêtre.

Un bombardement violent les précédait : c'est ainsi que pendant trois jours de suite, les 14, 15 et 16 juillet, l'artillerie allemande lança nombre d'obus dans la région du fond de Sonvaux et aux Eparges. Dans la journée du 16, une violente attaque contre nos positions se produisait depuis la tranchée de Calonne jusqu'au village des Eparges. Les Allemands réussissaient sur la croupe sud du ravin de Sonvaux à reprendre pied dans un élément de tranchée que nous leur avions enlevé au commencement du mois ; quelques groupes d'ennemis qui étaient parvenus à s'infiltrer dans le ravin ont été tués ou faits prisonniers. Entre la croupe de Sonvaux et la tranchée de Calonne, l'ennemi était repoussé avec de fortes pertes.

Le lendemain, par une vive contre-attaque, nous reprenions l'élément de tranchée en question. Les Allemands ont alors eu recours aux jets de liquides inflammables, mais sans plus de succès ; ils ont laissé de nombreux morts sur le terrain et nous leur avons fait plus de deux cents prisonniers dont deux officiers.

Le 18, nouvelles attaques ; les deux plus fortes eurent lieu l'après-midi toujours sur la croupe sud de Sonvaux ; elles furent repoussées ; puis, après un violent bombardement, vint une série de petites attaques qui échouèrent comme les autres. Le 19, attaque contre la tranchée de Calonne, également repoussée, et, depuis lors, c'est l'artillerie seule qui a donné.

En même temps, les Allemands prononçaient une offensive égale en violence de l'autre côté de l'avance qu'ils ont faite sur Saint-Mihiel. Ils ont bombardé toute la région qui va du bois d'Ailly au bois le Prêtre ; mais leurs actions d'infanterie n'ont pas été heureuses ; nous les avons arrêtées net.

Plus à l'est encore, l'ennemi a donné un coup de sonde sur notre ligne depuis la forêt de Champenoux jusqu'à la Vezouze ; là encore il nous a trouvés prêts à la riposte. Près de Leintrey ses troupes d'assaut sont parvenues jusqu'à notre réseau de fils de fer ; notre feu les a dispersées.

Le 16, deux bataillons ennemis étaient lancés contre les positions que nous avons enlevées si brillamment à la Fontenelle ; nos tirs de barrage et nos mitrailleuses suffisaient à les arrêter.

Pendant quelques jours les communiqués officiels ont été muets sur ce qui se passait en Alsace. Ce n'est que le 21 juillet qu'ils ont commencé à parler de cette région ; ils nous ont appris que la veille nos troupes avaient enlevé une partie des défenses allemandes sur les hauteurs qui dominent à l'est la vallée de la Fecht du nord et qu'elles avaient progressé jusqu'à faible distance de la crête du Linge. Le lendemain, elles achevaient la conquête de cette crête et prenaient pied au sud de celle-ci dans les carrières du Schratmannele et les bois du Barrenkopf, à quatre kilomètres et demi du nord de Münster. A l'ouest de cette ville, des combats opiniâtres se livraient au petit Reichackerkopf ; nous enlevions, malgré neuf contre-attaques allemandes, une tranchée et nous maintenions toutes nos positions.

Nos aviateurs ont fait encore d'excellente besogne : ils ont bombardé la gare de Challeranges, centre important de ravitaillement pour l'armée du kronprinz, la gare de Colmar qui approvisionne les troupes d'Alsace, la gare d'Autry, au nord-ouest de Binarville et la gare importante de Conflans-en-Jarnisy. Un de nos dirigeables a pu lancer vingt-trois bombes sur la gare militaire de Vigneulles-Hattonchâtel.

Jaloux des lauriers de nos aviateurs, quelques avions ennemis ont essayé d'incendier des villages et des gares dans la région du camp de Châlons ; leurs bombes n'ont causé aucun dégât.

L'EXPÉDITION DES DARDANELLES

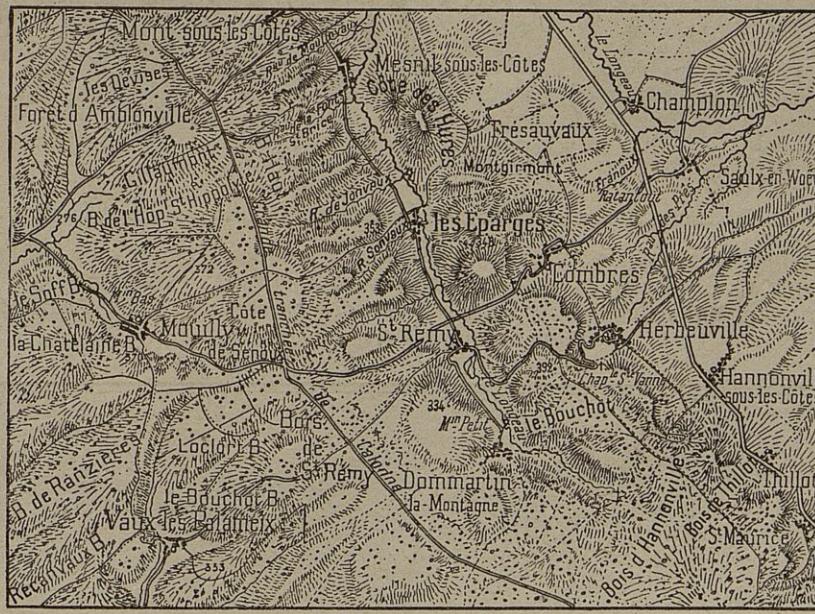
Un communiqué officiel a résumé les opérations qui se sont déroulées sur la presqu'île de Gallipoli du 25 juin au 9 juillet. Les troupes britanniques emportèrent plusieurs lignes de tranchées turques tandis que nos soldats enlevaient un lacis de tranchées et de boyaux dénommé le « Quadrilatère ». Toutes les contre-attaques turques venaient se briser contre notre résistance. Depuis, l'armée anglaise a élargi ses gains en occupant, le 21 juillet, une redoute turque.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

L'action principale se déroule à l'est de l'Isonzo. Il semble, en effet, que du côté du Trentin, les Italiens se bornent à occuper tous les cols et tous les passages des Alpes qui pourraient servir à une offensive ennemie contre l'Italie du nord ; il y a là des défenses solidement organisées par les Autrichiens que l'excelle entité de nos alliés bat en brèche.

Mais le long de l'Isonzo, une grande bataille se développe. Les Italiens ont pris pied sur le plateau du Carso, à l'est de Monfalcone, et peu à peu ils en délogent les Autrichiens enserrant ainsi la ville de Gorizia. Pendant les journées des 18, 19, 20 et 21 juillet, ils ont capturé quatre mille prisonniers dont soixante-seize officiers.

La marine italienne a fait une autre perte ; après l'*Amalfi*, le *Garibaldi*, croiseur cuirassé de 7.500 tonnes, a été coulé par un sous-marin autrichien. Presque tout l'équipage de 600 hommes a été sauvé.

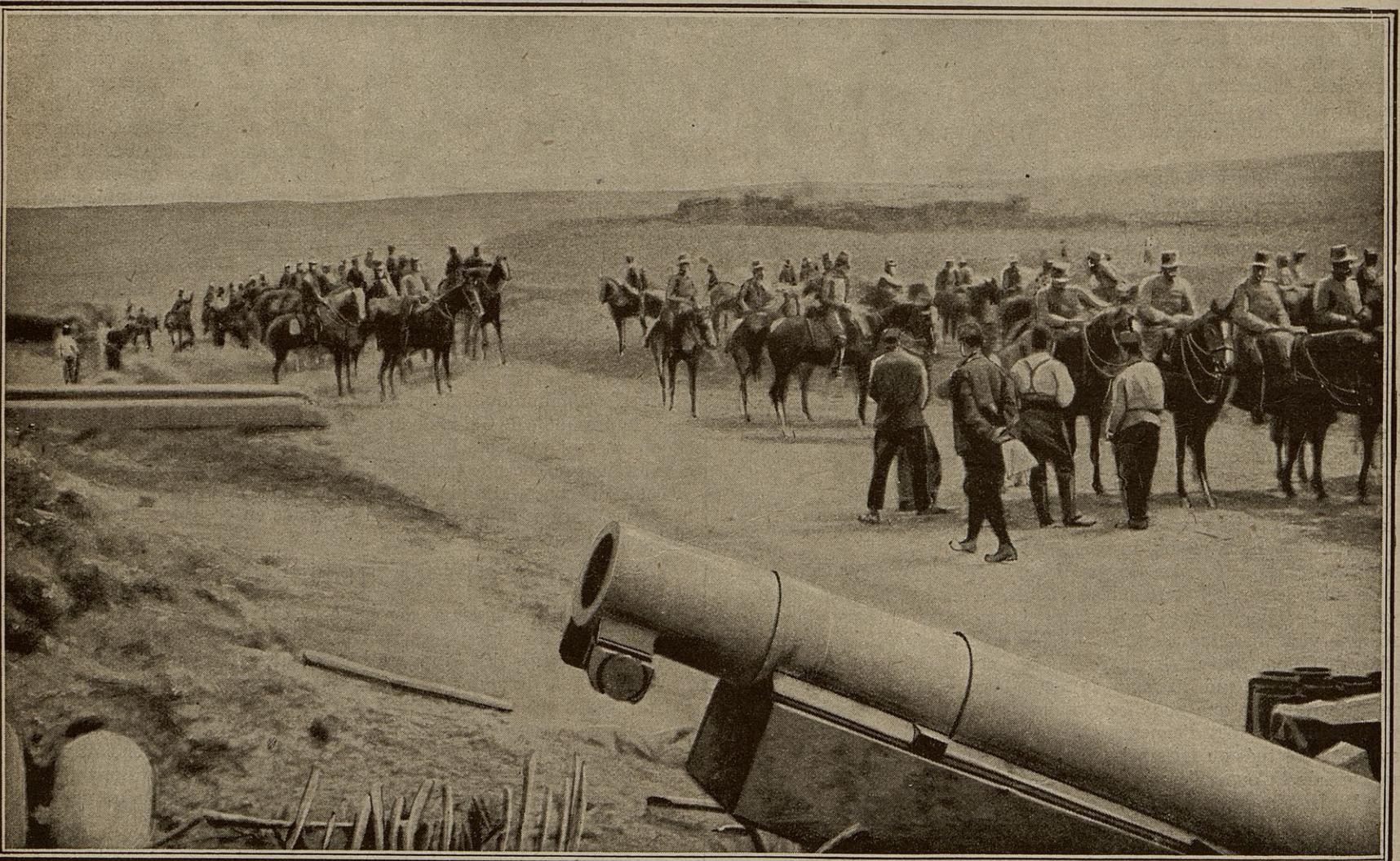


LA RÉGION DU FOND DE SONVAUX

NOS CAVALIERS DANS LE NORD



Les patrouilles incessantes que font nos cavaliers sont d'une grande utilité non seulement pour surprendre un mouvement inopiné des Allemands mais aussi pour faire la chasse à tous les gens suspects, souvent des espions, qui parviennent à se faufiler dans nos lignes ; la cavalerie légère, complètement remontée, se donne à ces divers services avec d'autant plus d'ardeur qu'elle a passé l'hiver dans les tranchées.



A la grande joie de nos cavaliers, on a pu leur rendre des chevaux ; dans les vastes plaines du Nord, les chasseurs partent en reconnaissance, vont explorer les régions voisines des tranchées allemandes et rapportent au commandement des renseignements précieux sur les positions et les mouvements des troupes ennemis.

LES BATAILLES DE L'ARTOIS



Les combats qui se sont livrés au nord d'Arras et qui ont été si glorieux pour nos armes débutèrent par la prise de la Targette. Non seulement nous nous y sommes maintenus, mais nous avons progressé bien au delà, et cependant les obus allemands y pluvent dru ; voici dans quel état ils ont mis la brasserie qui se trouve dans ce village.

LA CAMPAGNE DE RUSSIE

1914-1915⁽¹⁾

par le Commandant B. de L.

Breveté d'Etat-Major.



GÉNÉRAL ROUSSKI
Commandant l'armée de Petrograd

LE DNIESTER ET LA POLOGNE

Après Przemysl, Lemberg ! les Russes reculaient... Ils avaient été obligés d'évacuer, le 3 juin, la place forte de Przemysl occupée par eux depuis trois mois ; ils étaient d'être forcés de se replier à l'est de Lemberg qu'ils avaient quittée le 22 juin et dont ils avaient pris possession dès le commencement des hostilités, le 3 septembre.

Sous la formidable poussée des armées austro-allemandes, dont l'organisation, les approvisionnements, les voies de concentration donnaient le maximum de rendement, la longue ligne russeployait et s'inclinait vers l'est.

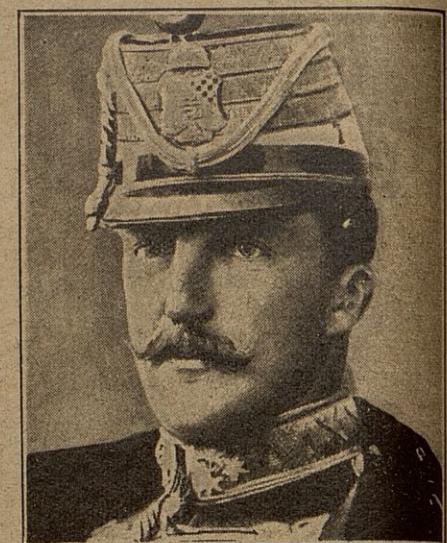
Les six grandes armées allemandes qui avaient pris l'offensive et qui au commencement de juillet s'étendaient de la Vistule au Pruth, couvraient toute la Galicie. La marche en avant vers l'est de ces groupes d'armées les avait portées sur la Vistule, le San, le Dniester durant les mois de mai et de juin ; elles étaient arrivées fin juin à former une grande barrière d'attaque presque en ligne droite : Radom, Janov, Bilgoraj, Tomasow, Rawa-Ruska, Zolkiew, Rohatyn, Nizniow, Zaleszczyki.

Sur le centre seulement, un renflement vers l'est, débordant Lemberg. La longue ligne d'attaque allait se modifier et se diviser en deux tronçons.

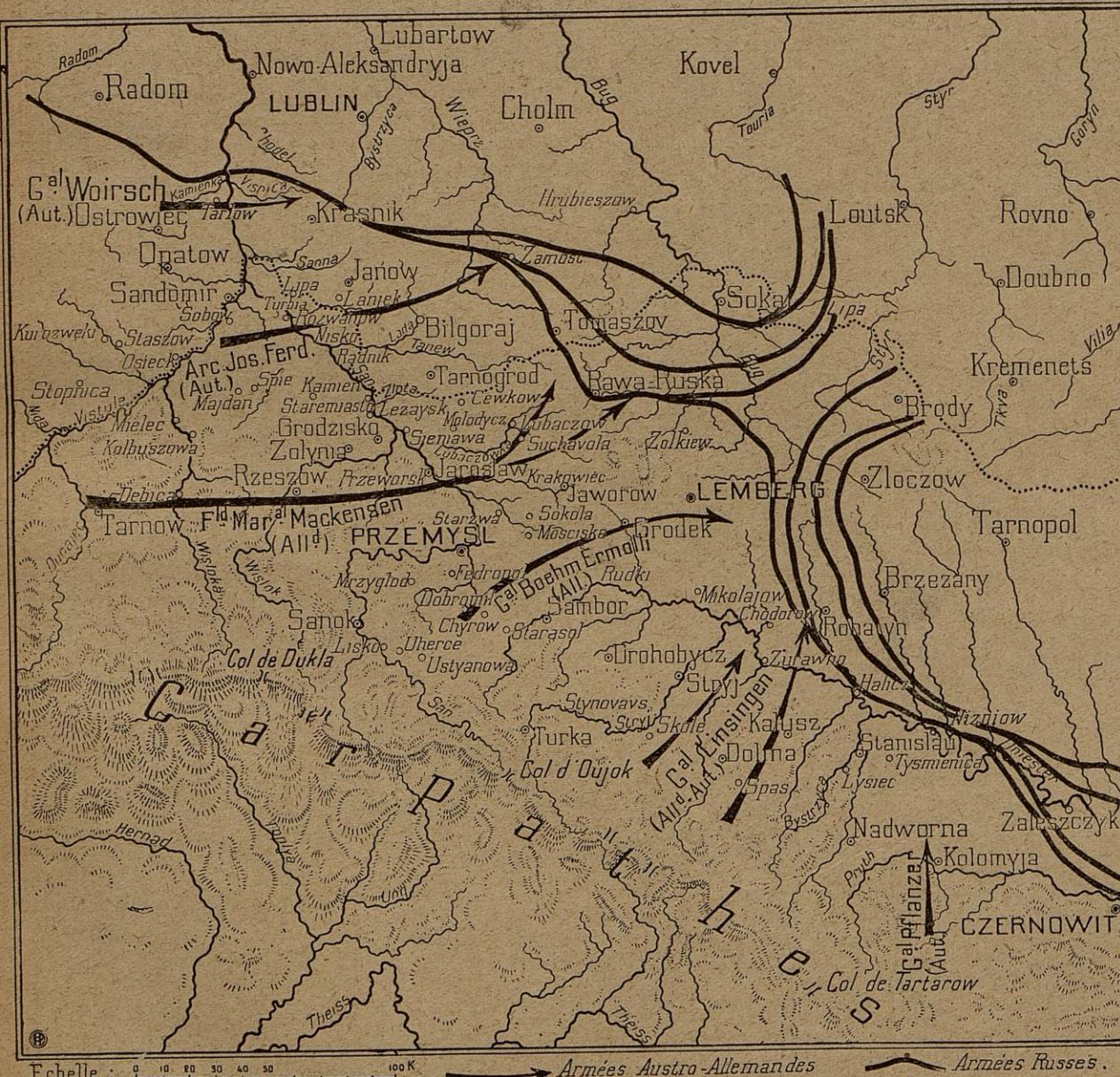
2^e Archiduc Joseph-Ferdinand, (armée autrichienne), qui, de la Vistule, du Leg, du San, se portait sur la Tanew et marchait sur Salov entrant en Pologne dans la vallée de la Wieprz, et se dirigeait au sud de Lublin également.

3^e Feld-maréchal von Mackensen, (armée allemande), qui avait produit le plus gros effort sur le Dunajec, le Wisloka, le Wislok, le San et abordait par les vallées de la Wisznia, de la Lubaczowka, le sud de la contrée de Tomasow, se dirigeant sur Rawa-Ruska et Sokal sur le Bug.

Ces trois grosses armées (plus d'un million d'hommes) formaient en fin de juin un groupe dont l'orientation indiquait un mouvement débordant vers l'est. La gauche restait sur la Vistule et s'élevait vers Nowo-Aleksandryja, tandis que la droite accélérant l'allure (les troupes de Mackensen en fin juin marchèrent peut-être aussi rapidement que le flot germanique lors de l'invasion en France du 1^{er} juillet) se portait sur le Bug (4 août au 5 septembre) se portait sur le Bug et remontait vers le nord. C'était l'attaque de la Pologne par la partie sud, mouvement jamais tenté par suite de la possession de la Galicie par les Russes durant toute la guerre depuis ses débuts.



ARCHIDUC JOSEPH-FERDINAND
Commandant un groupe d'armées autrichiennes



LES OPERATIONS EN GALICIE (DU 30 JUIN AU 15 JUILLET)

Le tronçon du nord comprenant les trois armées suivantes :

1^e Général allemand von Woirsch qui se portait de la Vistule (Tarlow) dans la vallée de la Visnica au sud de Lublin.

(1) Voir les numéros 35, 36, 37, 38, 39 et 40 du Pays de France.

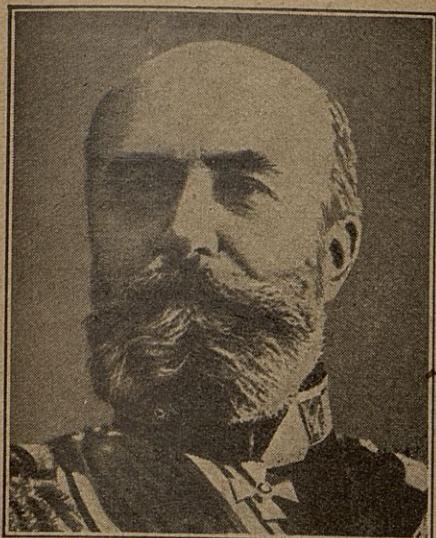
s'accentuait jour par jour ; il fallait donc ne point laisser la gauche du premier groupe des armées russes trop isolée ; il fallait remonter sur Tarnopol.

C'était l'abandon de la ligne du Haut-Dniester. Hâtons-nous d'ajouter à l'honneur et à la gloire des vaillantes troupes russes que durant deux mois du 1^{er} mai à fin juin, elles avaient lutté sans une journée de repos contre toutes

les Russes devaient reculer abandonnant la voie ferrée de Lemberg à Brzezany ; bien plus, celle de Krasnik à Tarnopol qui leur amenait encore leur gros ravitaillement était bien compromise puisque l'avance allemande sur Brody

Mais le mouvement au nord s'accentuant, les armées russes avaient dû quitter la plaine de Lemberg, puis elles s'étaient repliées sur le Gnita-Lipa, puis sur la Zlota-Lipa ; l'aile droite au centre fléchissait, reculait. On sentait un vide se produire dans les plaines aux sources du Bug et du Stryj ; la pression formidable allemande produisait son effet et devait avoir sa répercussion sur toute la ligne.

Les Russes devaient reculer abandonnant la voie ferrée de Lemberg à Brzezany ; bien plus, celle de Krasnik à Tarnopol qui leur amenait encore leur gros ravitaillement était bien compromise puisque l'avance allemande sur Brody



GÉNÉRAL IRMANN
Commandant une armée russe

et que, pour réussir, il faut couvrir le terrain d'acier. Jadis on répétait qu'à la guerre, pour tuer son homme, on dépensait son poids, en balles et obus ; maintenant ce poids sera décuplé... C'est par tonnes de fonte que l'on devra calculer. Une bataille, il y a un siècle, consommait cent mille projectiles ; c'était un maximum, et après la bataille le sort de l'un des adversaires était décidé.



COMPAGNIE DE COSAQUES TOUS DÉCORÉS DE LA MÉDAILLE DE SAINT-GEORGES
EN RAISON DE LEUR CHARGE HÉROIQUE SUR LES ALLEMANDS

Actuellement, en une seule journée, une armée consomme près de huit cent mille projectiles, et cette journée ne vient que comme une faible fraction dans le compte de durée des longues batailles modernes qui durent huit, dix jours, comme celle de la Marne, un mois comme celle de l'Yser, deux mois comme celles du San et du Dniester. La question des munitions joue un rôle prépondérant. Les nations engagées dans la formidable lutte actuelle l'ont si bien compris qu'elles viennent d'instituer, au sein de leur gouvernement, un nouveau ministère chargé spécialement de ce service : le ministère des munitions et approvisionnements.

LA RETRAITE DES ARMÉES RUSSES

Le plan allemand se déroulait normalement ; tandis qu'au nord le groupe d'armées opérait sa grande conversion et remontait en Pologne pour prendre à revers les lignes de défense de ce pays, au sud, l'autre groupe se rabattait et forçait les armées russes à abandonner le Dniester. C'était donc incontestablement un succès, et un succès impressionnant, puisque la ligne russe avait abandonné la frontière de Galicie et ne passait plus en territoire autrichien. Mais, comme l'écrivait en ce moment même (3 juillet) le commandant Moraht, critique mi-

les armées austro-allemandes s'élevant à plus de deux millions de soldats, toutes admirablement outillées et approvisionnées. Les pertes que les Russes avaient fait subir aux Allemands étaient formidables, et le succès que ces derniers avaient acquis était chèrement acheté. Plus de huit cent mille hommes ! étaient tombés durant ces deux mois de combat, rien que du côté austro-allemand ! On n'avait jamais vu de pareilles hécatombes ; l'imagination humaine n'en pouvait concevoir de plus impressionnantes.

Les Russes avaient attiré et retenu toutes les armées ennemis durant ces mois de mai et de juin, dégageant le front occidental et permettant ainsi aux alliés de préparer une offensive future qui comportait en premier lieu l'approvisionnement en munitions. C'est que dans les combats modernes il est acquis actuellement que toute attaque doit être préparée par une pluie de projectiles, C'est par tonnes de fonte que l'on devra calculer. Une bataille, il y a un siècle, consommait cent mille projectiles ; c'était un maximum, et après la bataille le sort de l'un des adversaires était décidé.

litaire du Berliner Tageblatt : « Il n'y a pas d'action décisive quand l'ennemi a réussi à s'échapper. Nous n'avons ni pris, ni détruit l'armée russe. Lemberg est surtout un succès politique ». Oui, l'armée russe n'était pas détruite ; battant en retraite, mais incontestablement en bon ordre, elle se retirait sur les grands espaces du pays où elle allait retrouver et les forces et les ressources nécessaires pour un nouvel effort.

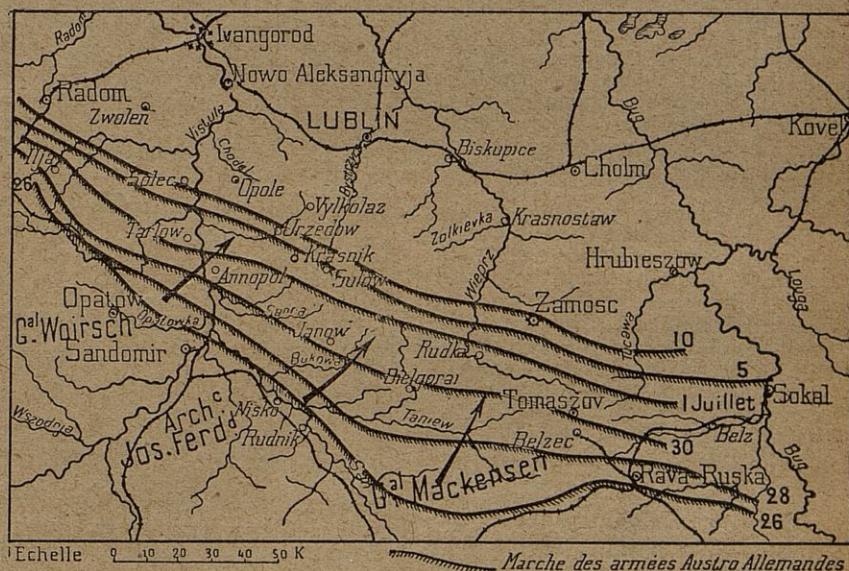
Tout d'abord la marche du groupe des armées du feld-maréchal von Mackensen fut foudroyante. L'aile droite, l'aile de conversion marcha à une allure d'étapes. En effet, elle était vers le 25 juin au nord de Grodek-Lemberg, vers Javorow, sur le Soko ; le 27, elle atteint la ligne Niemirow-Zolkiew ; le 30, elle est déjà au nord de Rawa-Ruska ayant dépassé Tomasov et occupant Rudna sur le Wieprz et Belz sur le Bug. C'est une avancée de 75 kilomètres vers le nord en cinq jours ; c'est la progression de toute une armée à l'allure de quinze kilomètres par jour ! l'étape de paix.

Tandis que la gauche descendait le cours de la Vistule, sur Sandomir, Annopol, Tarlow, le centre progressait par Janow, dans la direction de Lublin, et la droite s'étendait jusqu'au Bug essayant, dans un mouvement à grande envergure, de briser la ligne russe et de l'envelopper pour l'écraser entre Vistule et Bug.

Si la marche à l'allure accélérée avait pu se faire du côté allemand sans trop de difficultés, c'est que du côté russe, les armées battaient en retraite vive-



GÉNÉRAL VON WOIRSCH
Commandant une armée allemande



LA MARCHE EN POLOGNE DES ARMÉES AUSTRO-ALLEMANDES

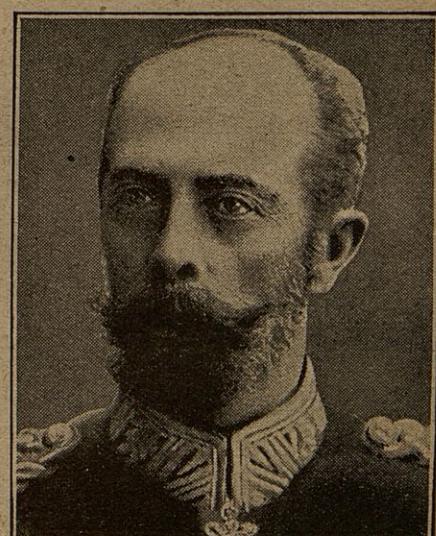
ment, ne laissant que de grosses arrières-gardes et ayant hâte, sans se laisser entamer, de venir se reformer sur leur ligne d'approvisionnement au sud de la Pologne, de Nowo-Aleksandryja à Lublin-Cholm-Kovel.

Et, en effet, l'aspect d'une carte du pays justifie amplement ce mouvement rapide de recul. Sans entrer en quoi que ce soit dans les conceptions du plan russe, que forcément on ignore, il est clair qu'en quittant la Galicie autrichienne, les armées russes devaient se porter vivement vers le nord pour se souder à nouveau aux points terminus des stations des voies ferrées qui les alimentent en vivres et en munitions.

La Galicie est admirablement desservie par un réseau ferré de premier ordre ; dans leur avancée, les troupes austro-allemandes en ont fait du reste un emploi judicieux et avantageux, mais ces lignes ferrées s'arrêtent toutes à la frontière polonaise, à Sandomir, à Belz, au nord de Rawa-Ruska, à Sokal. Après, c'est la plaine polonaise dans les vallées de la Tanew et de la Wisnica, dans les vallées de la Bystrzyca qui passe à Lublin et de la Wieprz. Entre les derniers tronçons ferrés autrichiens de la Galicie et ceux de la Pologne russe nous avons une bande de près de cent kilomètres d'étendue, dans laquelle devait forcément s'engager le groupe des armées de Mackensen à la poursuite des Russes. Là le mouvement d'allure doit se ralentir ; les approvisionnements nécessaires à ces armées monstrueuses ne peuvent plus suivre par voie ferrée ; il est urgent de créer des convois, d'établir de nouvelles bases ; aussi à partir du 1^{er} juillet verrons-nous la poursuite diminuer d'activité. Du reste les Russes résistent splendidement avec



COMTE VORONTSOFF-DACHKOFF
Commandant les troupes caucasiennes



GÉNÉRAL VON BOTHMER
Commandant une armée allemande

ieurs arrière-gardes, attendant l'occasion propice pour reprendre une offensive dès qu'ils seront approvisionnés à nouveau et s'appuieront sur leur nouvelle ligne de ravitaillement. L'occasion devait inévitablement arriver au cours de cette poursuite presque fantastique, dans laquelle les colonnes marchant en hâte vers le nord, et dans l'espoir d'arriver, chacune la première au point assigné, doublaient les étapes et s'isolaient l'une de l'autre pour encore accélérer la marche.

Le 7 juillet, l'armée de l'archiduc Joseph-Ferdinand avait atteint la Visnica et s'étendait de Krasnik, point d'appui de son aile gauche, vers Turchin sur la Wieprz, point d'appui de son aile droite ; sa liaison avec l'armée du général von Woirsch se faisait mal sur la Visnica ; certaines colonnes profitant de meilleures routes sur Lublin avaient pu devancer dans leurs marches les colonnes voisines. L'une d'elles vint se buter, le 7 juillet à Vilkolar aux arrières-gardes russes fortement retranchées sur ce point ; elle fut battue dans l'engagement partiel et repoussée avec pertes très sérieuses : 2.500 hommes tués, 3.000 prisonniers, du matériel enlevé, etc. Mais les Russes venaient de s'apercevoir de la faute commise par leur adversaire, ils avaient eu connaissance de l'isolement de certaines colonnes. Profitant de cette occasion ils contre-attaquent sur Krasnik l'aile gauche de l'armée de l'archiduc ; se glissant vers Ourjendow à l'ouest, ils prennent de flanc toutes les colonnes avancées et leur font subir une vraie défaite. Durant les journées des 8 et 9 juillet et dans la soirée du 9 principalement, les succès russes se poursuivent. Les Austro-Allemands sont obligés de reculer sous la poussée violente du front, tandis que sur leurs flancs la nombreuse cavalerie cosaque leur inflige des échecs répétés. Autour de la hauteur cotée 118, sur la Visnica, l'action fut particulièrement sanglante.

Les colonnes autrichiennes doivent se replier en hâte dans la crainte de se trouver coupées de leur ligne principale. Elles battirent en retraite dans la direction de Jarnow, créant dans le développement du front austro-allemand un vide très dangereux. Elles laissaient sur le terrain près de 15.000 tués ou blessés, 10.000 prisonniers, 22 pièces d'artillerie, et, ce qui était plus grave, leur recul allait semer le désordre et même la panique dans tout le front.

L'offensive russe sur Ourjendow, Krasnik, offensive qui avait eu un succès incontesté, mettait en très mauvaise posture l'armée de l'archiduc Joseph-Ferdinand ; il était nécessaire de lui prêter de suite un soutien et l'armée Mackensen, répandue sur tout le pays entre Wieprz et Bug, était appelée à se concentrer sur sa gauche pour enrayer les progrès de nos alliés.

Les armées russes en retraite avaient fait face à l'ennemi et opposaient une résistance inattendue sur tous les points de la ligne. Les Austro-Allemands ne pouvaient douter qu'un événement nouveau venait d'avoir lieu. *Les Russes avaient reçu des renforts puisqu'ils passaient à l'offensive, on se perd en conjectures sur la quantité et sur l'endroit d'où proviennent ces forces; vraisemblablement ce sont celles qui devaient coopérer aux Dardanelles. On voit là un*

exemple des modifications que des champs d'opérations très éloignés exercent les uns sur les autres. (Passage tiré de la *Gazette de Cologne* à la date du 11 juillet 1915).

Le groupe des armées du sud (Pflanzer) n'avait pas été très heureux

(armées Boehm-Ermoli, Linsingen et dans ses opérations. A vrai dire, après l'entrée à Lemberg de l'armée de gauche (général Boehm-Ermoli) le 22 juin, la ligne russe, ployant sous l'avalanche, s'était rabattue vers l'est, mais en s'accrochant à tous les ressauts de terrain et en défendant les vallées de la Gnila-Lipa et des autres affluents de gauche du Haut-Dniester. Le grand fleuve n'avait pu être forcé que sur quelques points seulement et la partie comprise entre Halicz et Zaleszczki restait toujours au pouvoir des Russes.

Le 2 juillet, l'aile droite russe, tout en combattant, se repliait derrière la Gnila-Lipa, puis le 5, sur la ligne Biala-Halicz, enfin le 10 juillet, nous trouvons l'armée russe solidement établie en arrière de la Zlota-Lipa, de Zloczow (ligne ferrée de Krasnik à Tarnopol), à Brzezany et Nisnow sur le Dniester.

Le centre russe n'a pas bougé, il tient toujours les hauteurs de la rive gauche du Dniester ; quant à la gauche, elle s'appuie vers Khotin au grand fleuve et semble vouloir résister à toutes les attaques. Du reste la situation particulière de ce champ de bataille perd sa valeur devant les opérations qui se développèrent au nord. Le groupe des armées russes du sud peut abandonner le Dniester, se retirer sur Tarnopol, plus encore vers l'est ; il a devant lui l'espace et l'immensité des plaines du pays de Royno et restera toujours en communication avec le centre de la Russie. La grosse partie se joue dans la Pologne et au 15 juillet les efforts russes ont établi considérablement la situation qui lui semblait un instant favorable. Nos alliés, après la retraite, ont passé à l'offensive ; c'est peut-être la réédition de la bataille de Lodz qui va se produire. Acceptons-en le présage.

15 juillet 1915.

QUELQUES CHIFFRES

Il m'a semblé intéressant de donner aux lecteurs, en terminant cette étude, quelques renseignements sur les effectifs présents, les pertes, les prisonniers des armées austro-allemandes depuis le commencement de la guerre, du 1^{er} août jusqu'au 4 juillet 1915. Soit donc en *onze mois*.

Mobilisables. — L'Allemagne peut appeler sous les drapeaux, en mobilisant tous les hommes mobilisables de 17 à 50 ans, au maximum 11.000.000 d'hommes. L'Autriche environ 5.000.000 d'hommes.

Mobilisés. — L'Allemagne paraît avoir mobilisé au 1^{er} juillet 1915 environ 9.800.000 hommes ; L'Autriche environ 4.900.000.

Pertes subies. — Tués, morts des suites de blessures, blessés ne pouvant revenir au front, disparus. On peut les évaluer à environ 3.500.000 hommes pour l'Allemagne et à près de 2.000.000 pour l'Autriche.

En ajoutant à ces chiffres celui des prisonniers, on arrive à établir que l'Allemagne peut avoir sous les armes environ 5.300.000 hommes et l'Autriche 2.400.000.

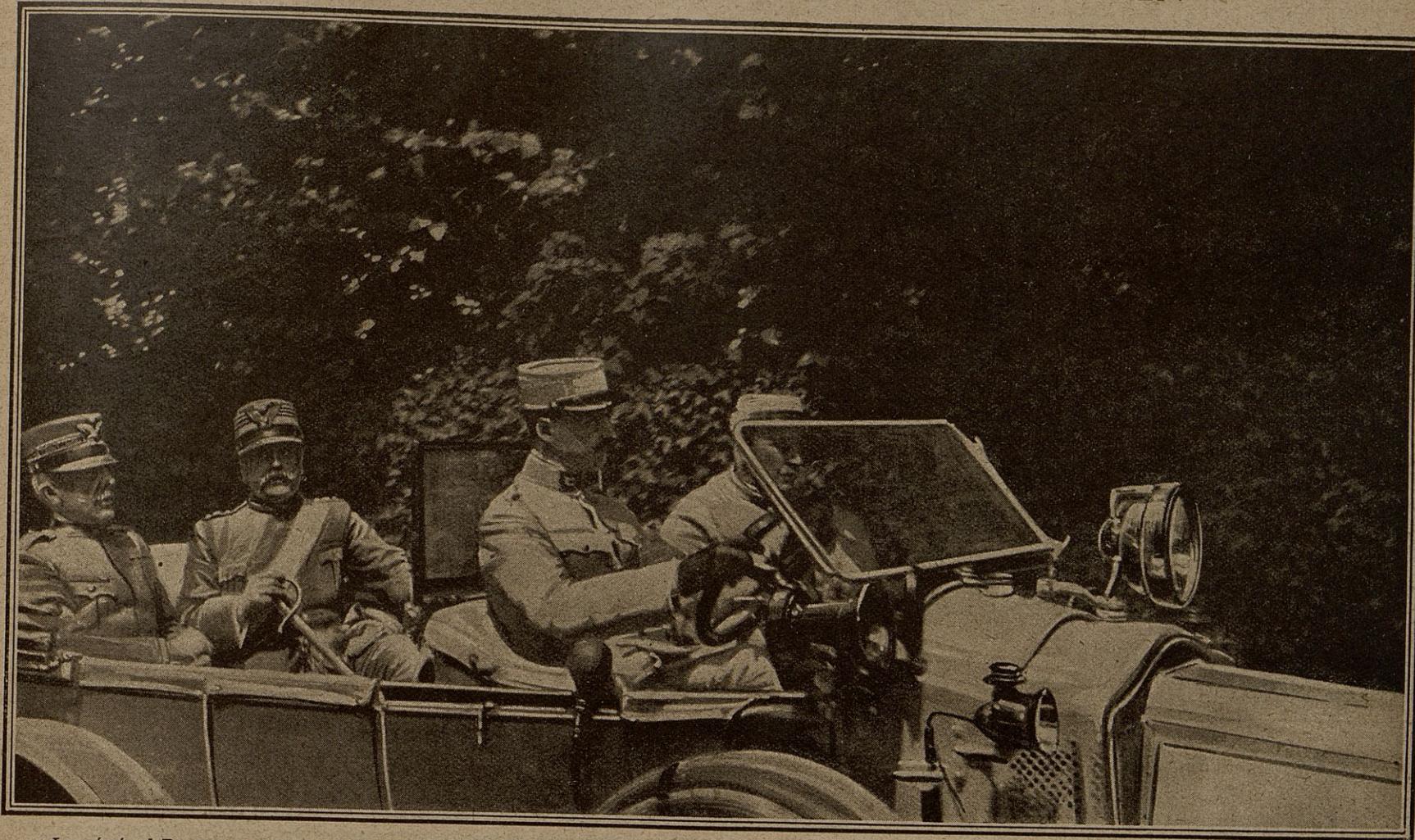


LE CHATEAU DE KEVELN, PROPRIÉTÉ DU COMTE IVAN PAHLEN, a été saccagé par les Allemands ; au centre du groupe des officiers russes, le prince Nicolas Kropotkin.

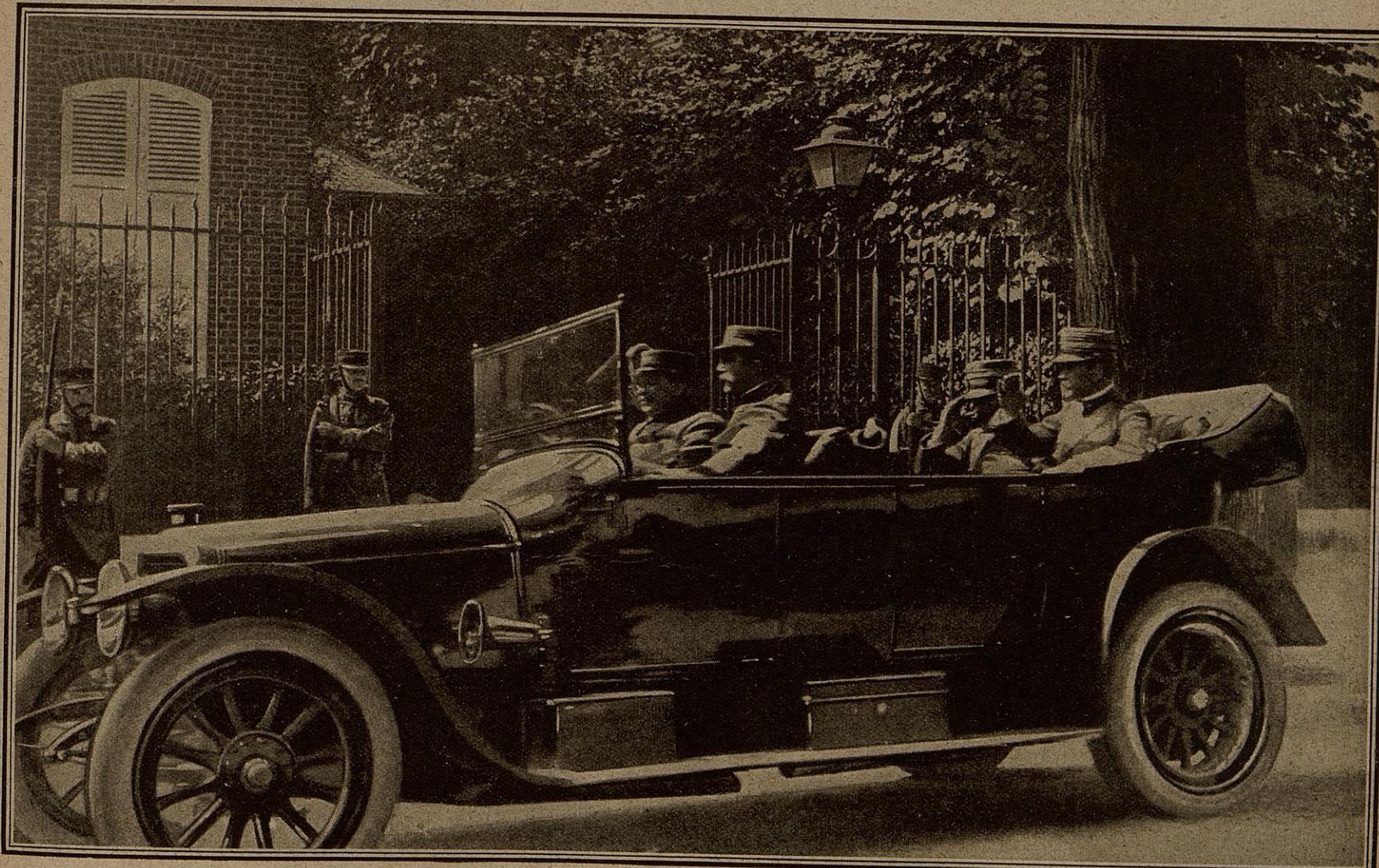


UN POSTE DE SECOURS AVANCÉ DE L'ARMÉE RUSSE. Le service de santé est très bien organisé dans l'armée russe ; les blessés reçoivent immédiatement des soins grâce aux postes de secours avancés.

LA VISITE D'UN GRAND CHEF ITALIEN

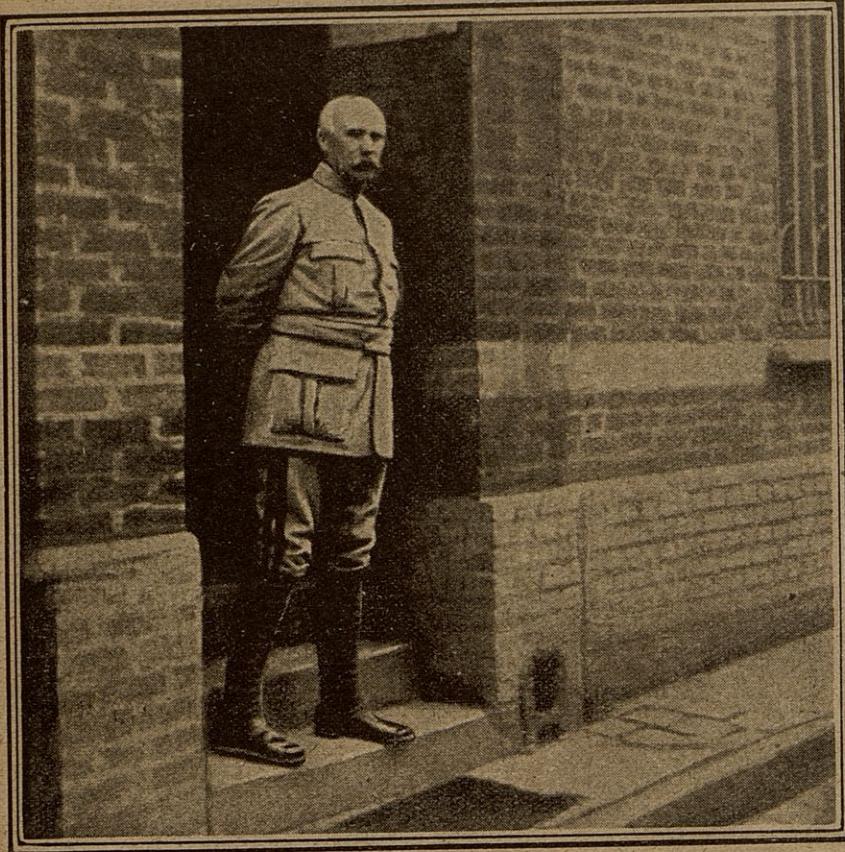


Le général Porro, assis à droite dans l'automobile, se rend au grand quartier général français pour porter au commandant en chef des armées françaises l'affirmation de la fraternité d'armes des armées italiennes et pour se concerter avec lui sur une action commune.
A côté du général, le colonel de Breganze, attaché militaire italien à Paris.

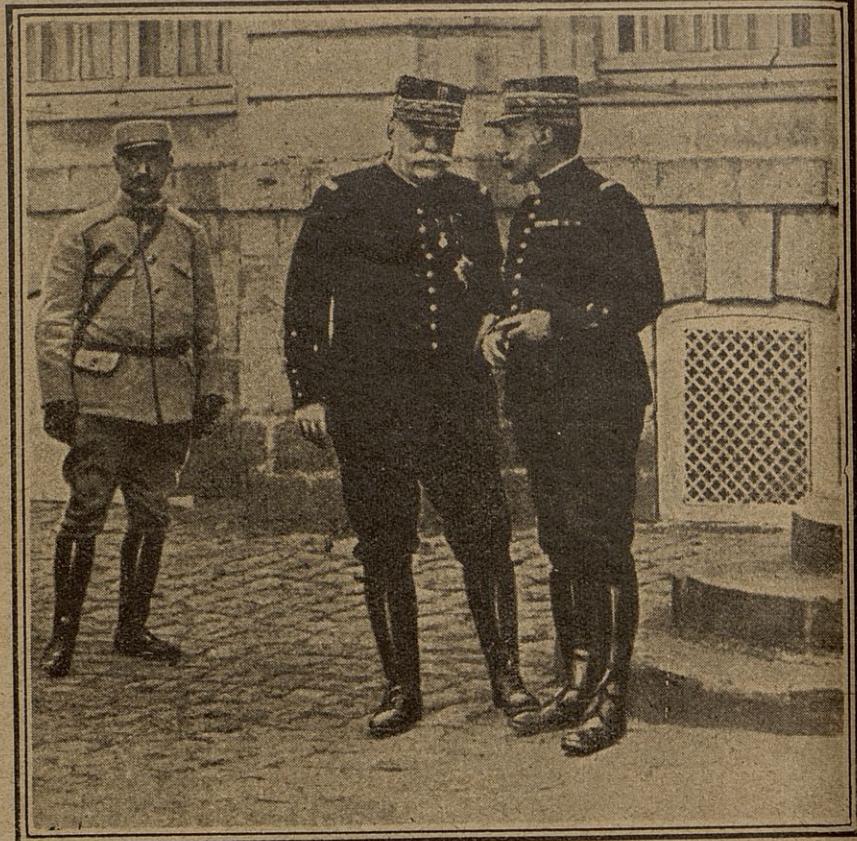


Le général Porro, sous-chef de l'état-major général de l'armée italienne, est venu rendre visite au général Joffre, généralissime de l'armée française, avec qui il a eu un long entretien. En quittant le quartier général français, le général Porro est parti en automobile pour le front où il s'est rendu compte du merveilleux état de nos troupes.

LES CHEFS DE NOS ARMÉES



Le général Pétain sur le seuil de la maison où il a établi son quartier général ; c'est le 33^e corps d'armée, commandé par le général Pétain, qui enleva si brillamment Carenny et fut cité avec son chef, pour cette victoire, à l'ordre de l'armée.



Le général Joffre, qui a visité récemment les armées qui combattent dans la région d'Arras, s'entretient avec leur commandant en chef, le général Foch, devant le perron du quartier général : de là il se rendra au milieu des troupes britanniques.

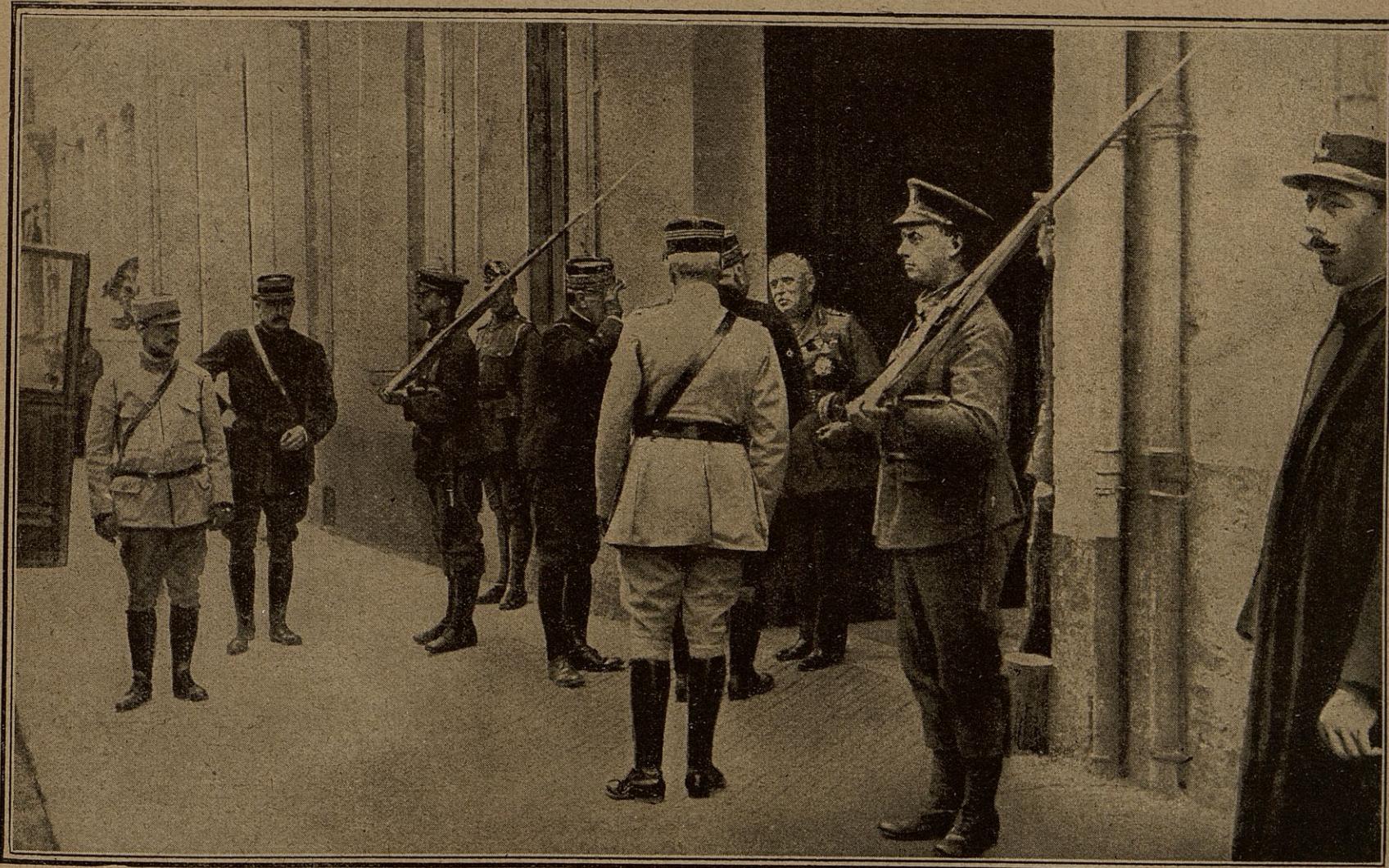


Les troupes qui combattent si vaillamment en Artois ont reçu de la main même du généralissime les récompenses méritées par leur bravoure. Accompagné du général Foch, le général Joffre a remis un certain nombre de décorations aux braves qui se sont particulièrement distingués ; puis le généralissime a passé la revue de ces régiments dont on voit ici l'admirable tenue.

LE GÉNÉRALISSIME DANS LE NORD



Après avoir passé la revue des troupes auxquelles il venait de remettre croix de la Légion d'honneur et médailles militaires, le général Joffre les a vues défiler devant lui ; à ses côtés se tenait le général Foch ; derrière, le général d'armée et le général du corps d'armée. Sous le regard des chefs, les hommes se redressent, leur pas est encore plus martial.



Lors de sa tournée d'inspection aux armées du Nord, le général Joffre s'est rendu au quartier général anglais où il a eu une longue entrevue avec le maréchal French. Le voici au moment où il prend congé du commandant en chef des armées britanniques ; le général Foch assistait à l'entretien.

LE 14 JUILLET EN ALSACE



Le jour du 14 juillet, le général Joffre a passé la revue des troupes qui, chaque jour, reprennent un lambeau de notre Alsace. Les régiments défilent dans une allure magnifique tandis que derrière le généralissime se tiennent les officiers et des dames de la Croix-Rouge qui viennent d'être décorés pour leur bravoure et leur dévouement.



Le généralissime des armées françaises a tenu à passer sur la terre d'Alsace, redevenue française, la journée de la fête nationale. On le voit ici, à l'entrée d'un village alsacien, écoutant le compliment de bienvenue que lui adresse un petit garçon habillé en soldat français. À côté du général Joffre se trouve le général de Maud'huy.

LE 14 JUILLET EN ALSACE



Le général Joffre, après avoir passé la revue des troupes, a reçu sur le terrain même de la manœuvre un certain nombre de maires et de notables du territoire alsacien que nos soldats ont reconquis. Tous ont exprimé leur joie du retour de l'Alsace à la mère patrie. Le généralissime les a remerciés en une vibrante allocution.



Pour souhaiter la bienvenue au général en chef des armées françaises, les jeunes filles et les fillettes avaient revêtu le si joli et si pittoresque costume alsacien ; au grand nœud de rubans qui leur sert de coiffure, les jeunes Alsaciennes avaient piqué la cocarde aux trois couleurs de France ; c'était le tableau charmant et émouvant de l'Alsace restée fidèle.

DANS LA FORÊT D'APREMONT

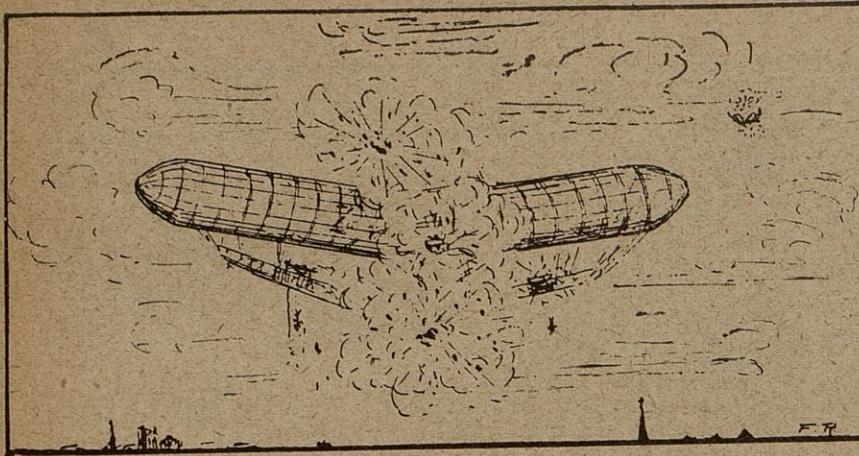


Dans ces bois de la Woëvre d'où nos troupes refoulent patiemment l'ennemi la guerre de tranchées se poursuit âpre et obstinée. Voici un poste d'observation dissimulé derrière les arbres, recouvert de branchages ; tout à côté s'ouvre l'entrée de la tranchée ; cette région est si humide, la boue y est si collante qu'il a fallu établir un chemin avec des branches d'arbres.

LES EFFETS DE NOS EXPLOSIFS



On a souvent parlé des excavations produites par les marmites allemandes ; on en a donné de nombreuses photographies. Nos obus font aussi bien et même mieux ; notre avance permet de se rendre compte des effets de nos explosifs dans les positions ennemis. Voici un trou formé par l'explosion d'une torpille partie de nos lignes.



La Guerre aérienne

ÉTUDE SUR LES TIRS EN HAUTEUR CONTRE AÉROPLANES ET DIRIGEABLES

Toute invention nouvelle dans les divers domaines des sciences appliquées a toujours stimulé les recherches des inventeurs vers des moyens de destructions nouveaux ; toutes les machines merveilleuses de locomotion terrestre, maritime ou aérienne que l'homme a construites pour s'assurer le bien-être, maintenir et utiliser selon son gré les forces immenses et inépuisables de la nature, il a cherché les moyens de les détruire lorsqu'elles se tournent contre lui.

C'est ainsi que la navigation sous-marine a vu naître les filets immergés, trop peu de chose, hélas ! C'est ainsi que chaque explosif plus puissant fait créer des parois plus résistantes, c'est ainsi surtout que les pas de géant accomplis par l'aviation et la dirigeabilité des ballons ont amené la construction de mitrailleuses et canons spéciaux à tir vertical ou fortement oblique.

On a beaucoup écrit déjà sur ce sujet, beaucoup erré aussi et les quelques considérations qui suivent ne seront pas les dernières et n'ont pas la prétention d'être les meilleures. Leur seul but est de rappeler ce qu'est le tir et de faire comprendre à ceux qui nous défendent là-bas, devant la cohorte envahissante, la vermine qui souille mon infortunée, mais fière patrie, les erreurs des armes qui sont entre leurs mains et les moyens d'y remédier.

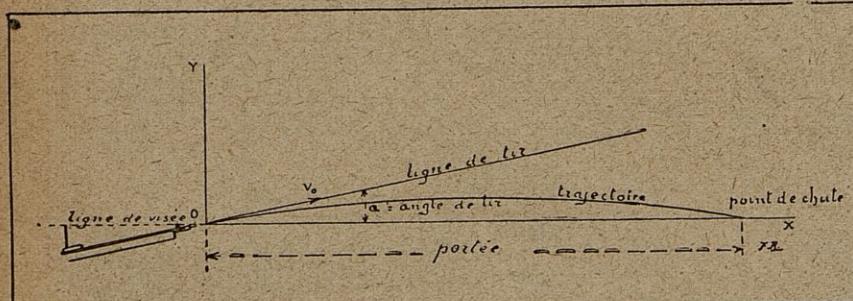
Tous ceux qui ont habité les régions envahies et ont vu ces expéditions quotidiennes des « taubes » ont frémé de rage à les voir survoler impunément leur foyer et répandre leur fameuse « kultur » sous forme de bombes explosives ou incendiaires. Tous aussi ont entendu le crépitement des vaines fusillades, ces déchirements de toile des autos-mitrailleuses poursuivant le pirate, et c'est la mort dans l'âme qu'ils l'ont vu s'enfuir, qu'ils ont entendu faiblir le ronflement de la « 120 chevaux », et se confondre avec les rumeurs des foules anxieuses. « Encore un de raté !... » Oui, et combien en ai-je vécu de ces scènes à Bruxelles, à Gand, à Ostende, à Nieuport !...

Et cependant tout le monde sait qu'un tireur met aisément une balle dans une cible de moins d'un mètre carré à 1.000 ou 2.000 mètres de distance ! Combien de nos lignards n'ont pas abattu leur « Boche » à pareille distance ! et cependant un but d'une cinquantaine de mètres carrés, qui en présente au moins un de surface vulnérable, parvient à s'enfuir, à 6 ou 800 mètres d'altitude, parfois moins, malgré les balles de Lebel qu'on lui adresse sans parcimonie !...

Le tir théorique

C'est que le *Lebel*, tout comme le *Mauser* ou le fusil *Gras* sont faits pour les tirs horizontaux, et que la *hausse*, au lieu de diriger le tir, fait dévier systématiquement la balle, dès que le but à atteindre n'est plus visé suivant l'horizontale.

Je ne rappellerai pas la théorie du tir horizontal et du tir indirect, que nous retrouvons dans tous les traités de physique élémentaire ou de méca-



nique. Tout le monde sait que la balle, quoique lancée suivant l'axe du canon du fusil, avec une vitesse de 700 mètres à la seconde, n'en reste pas moins un corps pesant, donc soumis aux lois de la pesanteur, et que cette balle tombe tout à fait comme elle le ferait si on l'abandonnait à elle-même sans aucune vitesse initiale.

La force expansive de la poudre projette donc la balle suivant une ligne droite, et la gravité la fait tomber suivant une loi connue de tous ; la combinaison de ces deux mouvements produit ce qu'on appelle la *trajectoire parabolique* qui est le lieu géométrique des positions successives du projectile.

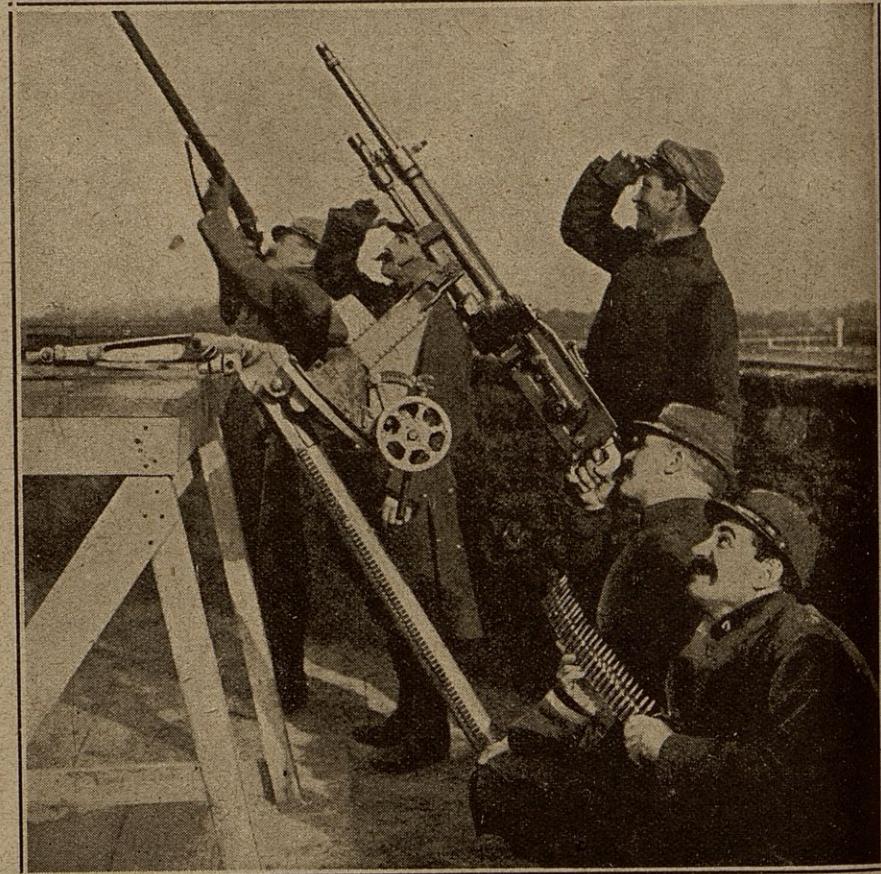
Mais il ne faut pas croire que des balles identiques, tirées dans les mêmes conditions de fusil, charge, angle d'incidence, etc., toucheront le plan horizontal à la même distance du tireur ; elles tomberont d'autant plus loin que l'accélération de la pesanteur est plus petite, que la balle tombe moins vite, donc que l'on se rapproche plus de l'équateur.

Cependant il ne faut pas accorder à ce facteur plus d'importance qu'il n'en mérite, car si l'on se place dans les cas extrêmes, du tir dans le vide au pôle et à l'équateur, à l'aide d'un Lebel imprimant à la balle une vitesse initiale de 700 mètres à la seconde, sa portée maximum THÉORIQUE, obtenu pour une incidence de tir de 45°, ne varie que de 24.924 à 25.051 mètres, soit d'environ les 5/000^e de sa valeur.

Le tir oblique contre but fixe

Le tir oblique ou en hauteur contre un but surplombant le tireur est tout différent du tir contre un but situé au même niveau que l'arme. Les *hausses* de nos fusils ont été calculées et vérifiées pour le tir en campagne entre des points de niveau et non pour la guerre aux avions et c'est là leur grand défaut qui fait que nos meilleurs tireurs ne parviennent qu'à perdre leurs munitions dans les tirs fortement obliques. La trajectoire correspondant à une distance horizontale de 1.200 mètres, par exemple, n'est pas du tout la même que celle convenant au tir oblique ou vertical à même distance, et pour bien nous en convaincre, si nous supposons un avion situé exactement sur la verticale passant par l'axe du canon élevé vers lui, le tireur enverra toujours sa balle se perdre à l'arrière s'il n'a pas couché sa hausse afin que la ligne de visée soit exactement parallèle à la trajectoire rectiligne de la balle. (L'avion est supposé immobile.)

Mais cette rectification du tir par suppression de la hausse n'est valable que pour la verticale, et la chose se complique énormément en tir oblique. La rectification, pour les quelques tireurs qui le savent, ne peut être qu'approximative, si bien que la presque totalité des balles tirées contre nos ennemis de l'air ne porte pas, ou si quelques-unes parviennent à trouver les toiles ou empennages, ce n'est guère la faute des tireurs, c'est au « dieu hasard » qu'on



le doit. Doit-on donc se résigner à abandonner les tirs obliques au fusil ordinaire et laisser la parole à ses grands frères : la mitrailleuse ou les canons spéciaux, l'une qui fauche l'air et cible le sillage de l'oiseau-machine d'une gerbe de balles à raison de 3 à 600 par minute, les autres qui expédient ces shrapnels, projetant à l'instant réglé de l'explosion leurs milliers de débris et de balles qu'ils portent dans leur sein d'acier. Certes, ces grands faucheurs ont des avantages énormes sur le modeste fusil, c'est qu'ils remplissent un grand volume d'air de leur mitraille, c'est qu'ils peuvent tolérer de légères erreurs de pointage et porter quand même des coups mortels aux pirates aériens. Mais ces armes coûteuses ne peuvent pas être partout à la fois et toujours, le temps de les amener là où elles seraient nécessaires et le temps de pointer suffiront à l'ennemi pour parachever son œuvre de mort et rentrer dans son repaire.

Le fusil est une arme trop répandue, trop commode et aisément maniable pour qu'on le laisse impuissant devant le nouvel ennemi des guerres modernes ; il doit être complété, perfectionné et rendu apte à abattre nos ennemis aussi bien dans les airs qu'en rase campagne.

Ce qu'est le fusil actuel, tout le monde le sait, tout le monde en connaît le mécanisme, les accessoires et particulièrement la hausse ; les manuels d'infanterie en donnent l'explication et la nomenclature de toutes les pièces. Le cran du curseur *h*, aligné avec le grain d'orge du guidon et le but, donne au canon de l'arme une inclinaison convenable suivant la distance.

En tir oblique, c'est la hausse qui est en défaut ; eh bien ! modifions-la, modernisons-la puisque les moyens de combattre sont modernisés.

Perfectionnement de la hausse

Or, que doit être la hausse d'un fusil ? La robustesse et la simplicité en sont les qualités primordiales puisque l'arme doit être mise dans les mains de tous nos soldats, moins ou moins habiles et que la nervosité des combats rend presque toujours brutales. La hausse doit être précise, cela va de soi, et, autant que possible, elle doit se régler automatiquement, afin que le but visé soit atteint rapidement sans que le tireur ait à se préoccuper de

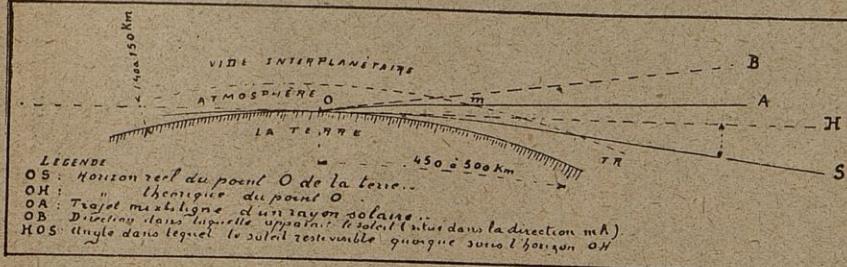
l'angle de visée constamment variable et de correction de curseur qui en résulte. (1).

Cette correction doit être instantanée et exacte, et pour cela nous devrions nous servir d'une force toujours sous la main, de direction invariable, d'application automatique et instantanée, c'est-à-dire de la pesanteur, puisque c'est elle-même qui est cause du dérèglement.

Effet de mirage

Nous avons encore à signaler comme cause d'erreur importante dans les tirs en hauteur, le phénomène connu du mirage signalé récemment par l'éminent professeur de physique de la Sorbonne, M. Lippmann.

Certes, ce phénomène, qui nous fait voir encore, par les grands soirs sereins, le globe déformé, agrandi, du soleil, alors que déjà il a disparu au-dessous de notre horizon, se produit dans toutes les visées lorsque les rayons lumineux traversent des couches de fluides de densités différentes. Cependant il ne faut pas s'exagérer l'importance de cette aberration, car si elle est sensible pour une couche d'air de 140 à 150 kilomètres qui entoure notre globe



et dont surtout les positions élevées très raréfierées sont de densité extrêmement faible, elle devient minime pour les hauteurs de quelques centaines de mètres, auxquelles nos navires aériens sont nettement visibles, et sûrement insuffisante pour expliquer les écarts énormes dans le réglage des tirs qui furent dirigés contre nos ennemis de l'air lors de leur furtive incursion de mars dernier.

Et, de plus, comme le phénomène change de sens suivant que les couches supérieures sont plus denses ou moins denses que les couches inférieures, suivant que l'on opère la nuit par temps froid ou par une journée d'été, la correction en est matériellement impossible, et tout au plus, pourrait-on peut-être expérimentalement l'établir dans certains cas particuliers.

Effet du vent

Il existe encore un autre facteur de dérèglement de tous les tirs, c'est le vent dont l'effet perturbateur peut être énorme. La déviation de la trajectoire est d'autant plus grande que le vent est plus fort, que la section du projectile dans un sens normal à l'effort est plus grande, que sa masse et sa vitesse sont plus faibles ; les projectiles lourds, animés de grandes vitesses initiales sont donc préférables sous tous les rapports à ceux de faible densité moyenne ; c'est pourquoi l'aluminium n'entre jamais dans leur fabrication..., à moins qu'on n'ait rien d'autre !... On ne peut pas songer à corriger automatiquement l'effet perturbateur du vent car il est trop variable, il change trop souvent d'intensité et même de direction pendant le tir.

Effet de la vitesse de l'aéroplane ou du dirigeable

Dans tout ce qui précède, nous n'avons parlé que d'un but fixe, mais une nouvelle complication se présente lorsque ce but est animé d'une grande vitesse linéaire.

Pendant le temps que met la balle à parcourir la distance qui sépare le tireur du but, celui-ci a continué sa route, et peut très bien être passé quand elle arrive à lui.

La balle du Lebel, par exemple, possède au sortir du canon, une vitesse de 700 mètres à la seconde, mais rapidement (d'autant plus que la trajectoire se relève) cette vitesse tombe à 200, puis à 150 mètres. Tout en étant de beaucoup supérieure à celle des aéroplanes, la moyenne lui reste cependant comparable. Comme on sait, les moteurs d'aviation, en imprégnant à l'hélice une rotation rapide, exercent sur le bâti un effort suivant l'axe de rotation, dont la grandeur est une fonction finie et bien déterminée de la puissance du moteur, de la grandeur et de la forme de l'hélice, et de la densité de l'air ambiant. De sorte qu'un aéroplane, en air calme, lorsque son moteur est en pleine admission, est animé d'une vitesse bien déterminée et constante, variant entre 75 et 120 kilomètres à l'heure.

Mais, en air agité, cette vitesse, tout en restant constante par rapport à l'air, peut varier de 100 pour cent par rapport au sol ; la vitesse relative de l'aéroplane est augmentée ou diminuée de celle du vent, selon que celle-ci est dirigée dans le sens concordant ou opposée à celui de l'avancement, ou d'une composante de cette vitesse si le vent est oblique. Et certains vents

d'ouragan sont parfois animés de vitesses atteignant 45 mètres à la seconde, soit 162 kilomètres à l'heure. Il est vrai que, dans de pareilles conditions, un avion ne sort pas, mais il peut le faire par vent frais animé d'une vitesse de 40 à 50 kilomètres à l'heure, et l'on comprend aisément qu'il puisse se déplacer, par rapport au sol, de 150 à 180 kilomètres à l'heure.

Si nous supposons donc un aéroplane volant à 2.000 mètres d'altitude, à raison de 120 kilomètres à l'heure et qu'un projectile soit lancé vers lui avec une vitesse moyenne de 350 mètres à la seconde, il lui faudra donc 6,5 secondes pour l'atteindre, ... ou plutôt son sillage, car, pendant ce même temps l'avion se sera déplacé de :

$$\frac{6,5 \times 120.000}{3.600} = 216 \text{ mètres environ.}$$

Cette erreur énorme vient donc s'ajouter à celle de la hausse signalée plus haut. Il est cependant possible d'en atténuer l'effet : il suffit pour cela de viser en tête de l'appareil à une distance variable suivant l'altitude, et facile à calculer. Le tableau ci-dessous en donne une idée pour quelques distances et vitesses :

DISTANCE ENTRE L'AVION ET LE TIREUR	LONGUEUR A VISER EN TÊTE DE L'APPAREIL MARCHANT A				
	60 KM/H.	80 KM/H.	100 KM/H.	120 KM/H.	150 KM/H.
600 mètres	22 mètres	29 mètres	36 mètres	43 mètres	54 mètres
1.000	45 —	60 —	75 —	90 —	112 —
1.600	83 —	111 —	139 —	167 —	208 —
2.000	108 —	144 —	180 —	216 —	271 —
2.400	133 —	178 —	222 —	266 —	333 —

Pour apprécier ces distances, il suffira de remarquer que les aéroplanes ennemis des types courants ont sensiblement les dimensions ci-dessous :

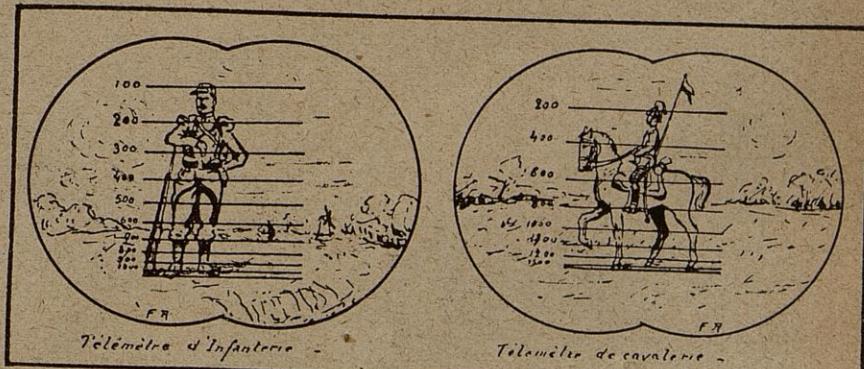
MARQUE	TYPE	LONGUEUR TOTALE	ENVERGURE DES PLANS	VITESSE EN KM/HEURE
Albatros	mono	10 ^m 00	14 ^m 60	105 km
Albatros	biplan	8 00	12 80	115 »
Aviatik	mono	14 00	9 50	115 »
Aviatik	biplan	8 00	12 80	115 »
Bristol	mono	10 00	14 00	—
Erich « Taube »	mono	9 85	14 30	105 »
Gotha « Taube »	mono	10 20	14 40	90 »
L. V. G.	biplan	9 00	14 00	100 »
Kondor	mono	9 80	14 00	120 »
Otto	biplan	10 80	14 90	—
Rumpler « Taube »	mono	10 20	14 00	120 »
Wright	biplan	9 70	13 00	90 »

Evaluation des distances

Un mot encore sur l'évaluation des distances, nécessaire au réglage du tir. Ce point est identique en tir oblique et en tir horizontal, il a donc été étudié de très près. Nos officiers possèdent des instruments qui permettent d'évaluer avec une approximation suffisante la distance à laquelle se trouve l'ennemi. Les plus simples sont les jumelles de campagne portant, devant l'un des oculaires, un micromètre ou télémètre, simple glace graduée en distances horizontales.

C'est commode, rapide et suffisamment précis.

Le même principe peut évidemment servir à l'évaluation des distances des zeppelins ou des aéroplanes (si l'appareil se présente de face ou profil). On pourrait même appliquer le principe plus simple encore des miroirs télemètres, improprement appelés « périscopes » dans les tranchées.



Il y a encore beaucoup à inventer dans le domaine de la défense nationale, beaucoup à compléter et à moderniser.

A quoi bon perfectionner le mécanisme du tir, remplacer le fusil Gras à un coup par le Mauser à cinq coups, par le Lebel à neuf coups ou le fusil automatique à quinze coups, si tous les projectiles sont, par la faute d'une pièce de l'arme, lancés en dehors du but. Il faut perfectionner cette pièce avant tout et donner à nos troupes une arme tout à fait moderne et précise, en rapport avec les moyens d'attaque actuels.

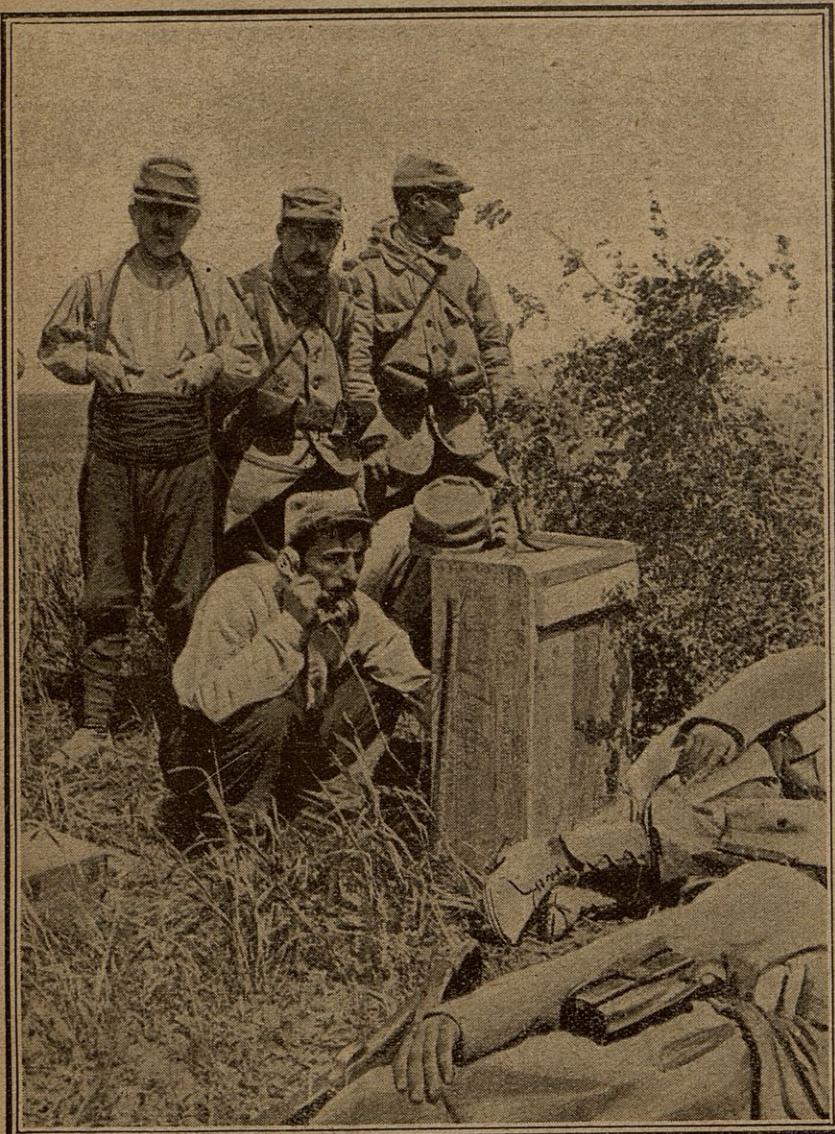
En 1893, époque où furent apportées au Lebel les dernières modifications, l'aviation était à ses premiers errements, les altitudes maxima atteintes étaient de 1 mètre par Santos-Dumont et, bien plus tard, en 1908, de 25 mètres avec Farman et Wilbur Wright. Aujourd'hui, le record s'est élevé à 6.300 mètres (par Linnekogel, le 31 mars 1914), mais l'arme est restée ce qu'elle était. Réparons cette erreur en toute hâte, en cette heure grave où la défense nationale en dépend ; avant de songer aux œuvres de paix, achevons le lavage de la souillure, chassons de nos foyers les barbares qui les ont lâchement envahis et détruits.

Fernand RENARD,
Ingénieur belge.

(1) La mesure de l'angle de site n'est pas moins délicate que celle de la distance, et, comme celle-ci, il faudra la repérer continuellement car le site variera sans cesse. C'est ainsi qu'un aéroplane se rapprochant en ligne droite et volant horizontalement à 1.000 mètres de hauteur, à une vitesse de 105 kilomètres à l'heure, passe en 2 minutes et demie du site 12° à celui de 80°, ce qui fait une variation angulaire moyenne de plus de 30° à la minute.

(DE BOISRICHEUX.)

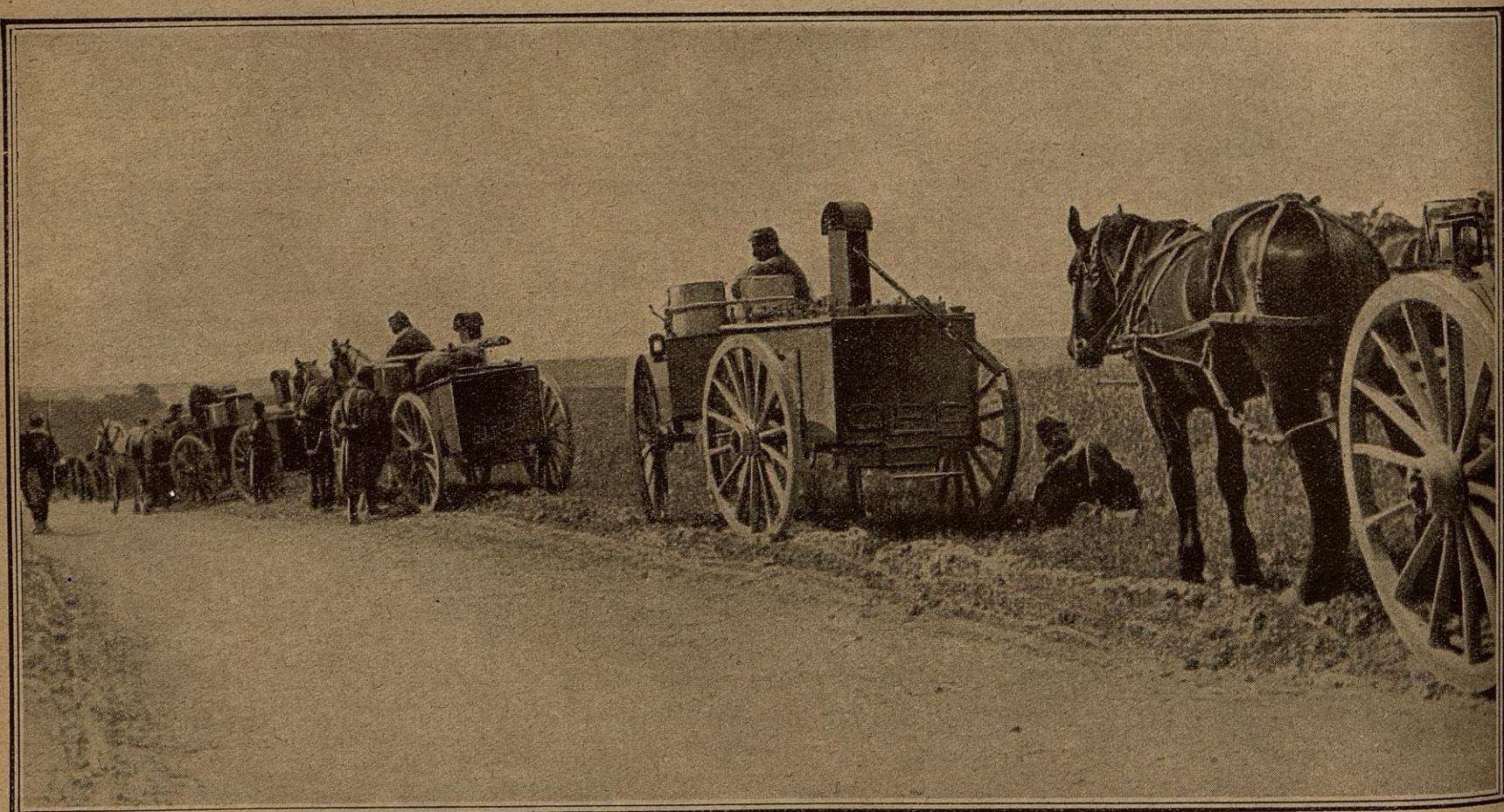
LES ACCESSOIRES DE LA GUERRE MODERNE



Une installation téléphonique est bientôt faite sur le front. Une fois la ligne posée, ce qui a lieu avec une rapidité étonnante, le poste est placé dans une caisse de bois ; le fil du poste est rattaché à la ligne et aussitôt les ordres se transmettent.



Un guetteur dans une tranchée près de Vauquois. Les procédés allemands lui ont valu cette tenue nouvelle ; casque en acier, lunettes garnies de caoutchouc, masque muni d'un tampon pour se préserver des gaz asphyxiants et des liquides enflammés.



Grâce aux cuisines roulantes nos soldats ont l'avantage du « rata » et du « jus » servis chauds. Ces cuisines suivent, en effet, le régiment en marche et tout en roulant le « rata » cuit et le café chauffé ; aussi, une fois arrivés à l'étape, les poilus n'ont qu'à crier : « Servez chaud ! » pour que le « cuistot » réponde : « Boum ! voilà ! ».



CHAPITRE SIXIÈME

(Suite)

A partir de ce jour-là, Chuchuniou n'eut plus qu'un but, surveiller Roger, s'attacher à ses pas pour connaître l'emploi de son temps et se convaincre, avec une sorte de jouissance dououreuse, de son malheur.

Où qu'allât le jeune officier, il entraînait à son insu Chuchuniou sur ses talons.

C'est ainsi que le jeune garçon arriva à surprendre que chaque soir, lorsque les vieux avaient regagné leur chambre et que le sommeil du père Le Guermeur s'affirmait par des ronflements dont résonnaient les vitres, Roger s'esquivait sans bruit du pavillon.

Chaque soir, Roger suivait le même itinéraire : arrivé auprès de Kercoat, il longeait les murailles du parc, précipitant de plus en plus son allure, au fur et à mesure qu'il avançait dans sa course.

Puis, arrivé en un point où la morsure du temps et le travail des mousses avaient désagrégié les pierres et formé une brèche dans le mur de clôture du parc, il franchissait d'un bond le fossé qui encerclait la propriété, et, par un sentier couvert, gagnait les approches du château.

Chuchuniou, lui, n'osait pas le suivre : mais son instinct lui avait fait découvrir, à proximité, un chêne dont les rameaux puissants constituaient un observatoire merveilleux, du haut duquel il lui était aisément de plonger dans l'intérieur du parc.

C'est ainsi que, caché aux regards indiscrets par l'épaisseur du feuillage, il distinguait de loin la silhouette de Roger débouchant du sentier dans une manière de parterre de roses qui s'étendait devant le château ; une fois là, le jeune homme gagnait, en s'avancant avec précaution, une pergola où les jasmins et les glycines enlaçaient leurs ramifications odorantes à l'abri desquelles il se postait.

Le premier soir que Chuchuniou avait assisté à ce manège, il avait attendu, avec une fureur désespérée, ce qui allait advenir : mais son attente avait été vainqueur ; après un long moment, comme la lune se levait, Roger avait quitté la pergola et avait disparu dans le sentier, qui l'avait ramené à la clôture du parc, franchie comme à l'aller.

Quand le jeune homme avait passé sous le chêne où son frère se tenait embusqué, celui-ci avait remarqué l'attitude abattue de son ainé, et cela lui avait causé un certain plaisir.

Rentré dans sa souپe, il avait constaté que le jeune officier allait et venait par sa chambre dans une promenade discrète, mais nerveuse cependant ; et le cœur de Chuchuniou en avait ressenti du contentement.

S'il souffrait, l'autre aussi souffrait.

Mais, le lendemain, c'était une nouvelle promenade à cheval, ou en automobile ou en canot, et toute cette satisfaction du jeune garçon s'évanouissait sous l'âpre morsure de la jalouse.

Celle-ci s'était accrue rapidement, un soir que du haut de son chêne il avait aperçu les volets de la baronne s'ouvrir tout à coup et une forme blanche apparaître sur le balcon de sa chambre.

La lune baignait la façade du château d'une lueur blonde dont s'éclairaient les moindres détails du parc et, dans le silence parfumé de la nuit, les rossignols étaient, des profondeurs sombres, leurs trilles les plus éclatants.

C'était, en vérité, la plus belle nuit qu'on pût souhaiter pour rêver d'amour !

Et c'était d'amour que rêvaient, chacun de leur côté, Roger, embusqué dans l'ombre, les yeux fixés sur celle qui lui avait pris tout son cœur, et celle qui, conquise elle aussi, et par l'élegance physique et par crânerie morale du jeune officier, venait confier à l'astre nocturne, séculaire confident des amants, le secret de son âme !...

Chuchuniou, à la vue de cette soudaine apparition, crut arrivé le moment si cruellement redouté depuis des soirs et des soirs.

D'un geste, la jeune femme allait appeler à elle celui qui guettait là dans l'ombre ; et celui-ci allait s'élançer.

De fureur, le jeune garçon s'éteignait la poitrine de ses ongles qui lui arrachaient la chair et il demeurait là, le cou tendu, les jarrets ployés, comme si, lui aussi, allait s'élançer pour se jeter en re eux.

Son cœur battait avec une force telle qu'il lui semblait faire au milieu du silence un bruit formidable.

Mais rien ne bougea ; dans sa cachette d'ombre et de mystère, Roger demeura embusqué, sans que rien, dans le rideau de verdure et de fleurs qui le masquait, vint déceler sa présence.

Et ce silencieux duo d'amour dura longtemps... longtemps ; Roger ne pouvait rassasier ses yeux de la suave apparition ; et la jeune femme éprouvait à baigner son front brûlant dans la fraîcheur de la nuit une jouissance telle qu'elle s'éternisait sur le balcon, écoutant avec ravissement la voix du rossignol célébrant ses amours !...

Puis, un nuage vint soudain masquer la clarté lunaire, la voix du rossignol se tut.

Alors le charme fut brisé et la silhouette blanche quitta le balcon...

Quelques instants plus tard, Roger disparaissait à son tour, suivi de loin par Chuchuniou, éperdu et désespéré.

Son instinct lui disait que ce soir-là la passion des deux jeunes gens avait trouvé dans la nature une complice inconsciente dont elle s'était exacerbée, que fatallement, avant qu'il fut longtemps, l'aveu qui leur brûlait les lèvres leur échapperait et qu'alors...

Comme un fou, il rôda toute la nuit par les bois, la tête en feu, roulant des projets insensés, sans savoir auquel s'arrêter.

Le lendemain, levé avant l'aurore, il s'en fut cacher sa douleur et sa rage au fond de la crevasse que les flots ont creusée aux flancs de Roch ar Llévech : il y demeura toute la journée, les paupières closes, les mâchoires serrées.

Le soir, quand il rejoignit le pavillon familial, il avait un plan.

CHAPITRE SEPTIÈME

Le Guermeur, fit le baron Vigouroux, en pénétrant dans la salle où le garde s'occupait à nettoyer son fusil, venez donc un peu ; j'ai deux mots à vous dire.

Et, suivi par le regard de Chuchuniou, le châtelain de Kercoat prit familièrement le bras de l'ancien adjudant, qu'il emmena hors du pavillon.

Silencieusement, ils traversèrent le clos, prirent l'allée qui gagnait le bois et s'éloignèrent à petits pas, sans que le baron fit mine d'ouvrir la bouche.

Ce ne fut que lorsqu'ils se trouvèrent tous deux en



pleins taillis, à l'abri des oreilles indiscrettes et des regards curieux que monsieur Vigouroux parla.

— Eh bien ! fit-il avec un sourire satisfait qui donnait à sa physionomie une expression mauvaise, je crois que cette fois, nous le tenons.

— Qui ça donc, monsieur le baron ?...

— Celui qui dévaste le Brosilec, pardieu !... Qui donc voudriez-vous que ce fut, Le Guermeur ?...

— Et comment ça, le tenons-nous, monsieur ?

— Lisez ceci, fit monsieur Vigouroux, en tendant

au garde un papier qu'il venait de tirer de la poche de sa veste de chasse.

Très surpris, Le Guermeur prit ses lunettes de corne qu'il ajusta sur son nez ; après quoi, il lut :

“ Monsieur le baron, c'est pour vous dire que, tandis que vous faites « le Jacques » autour de vos faisans, sans pouvoir pincer celui qui les cueille à votre nez et à votre barbe, le malin continue à s'fich' de vous..., parce qu'il prend un chemin que vous ne soupçonnez pas... Si vous voulez l'empêcher d'aller rafler vot'r gibier, comme il le fait chaque nuit, allez donc faire un tour du côté du Toulgwen (le trou blanc) sûr que vous ne perdrez pas votre temps.

“ Quelqu'un qui vous estime et n'veut pas qu'on s'paye vot'r tête.”

C'était tout.

Le Guermeur relut une seconde fois le billet et finit par le rendre à monsieur Vigouroux, grommelant :

— Quoiqu'il s'agisse d'un braconnier, les lettres anonymes, j'aime pas beaucoup ça...

— Possible, déclara le baron ; je n'aime pas non plus les pièges à loup, n'empêche que je m'en sers quand même...

— Et alors ? interrogea Le Guermeur.

— Alors ?... voilà. J'ai reçu ça ce matin, et tout de suite, comme vous imaginez, je suis allé faire un tour par là ; et j'ai reconnu, en effet, des traces de pas dans les allées et aussi sur les pierres des douves, des écorchures faites par les semelles des chaussures.

— Il n'y a qu'à faire boucher la brèche, conclut logiquement le garde ; et quand le gaillard reviendra, il se cassera le nez...

Un rire mauvais fendit silencieusement la large bouche de monsieur Vigouroux qui répliqua :

— Pas si bête, mon vieux Le Guermeur. Qu'il se casse le nez, ça ne me suffit pas ; je veux lui saler la peau, et sévèrement, pour lui apprendre... à cet oiseau-là... Donc, nous allons commencer par organiser un affût... et un affût serré, au travers duquel il ne pourra pas se défilter ; et quand il aura reçu la leçon qu'il mérite, alors, seulement, les maçons pourront venir boucher Toulgwen.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Monsieur le baron est le maître d'agir comme bon lui convient, répondit laconiquement le garde qui ne pouvait plus nettement déclarer qu'il désapprouvait les projets du châtelain.

Le vieux militaire qu'il était répugnait à ces sortes d'embuscades, même vis-à-vis d'un voleur...

Arrivés au Toulgwen, quand Le Guermeur eut bien constaté les traces qu'avait laissées sur le sol et contre le vieux mur dégradé le visiteur nocturne de la faïanderie, le baron expliqua :

— Voyez-vous cette hutte à charbonnier, là, à quelques mètres du mur de clôture ? M'est avis que vous serez à merveille, embusqué là dedans, pour tirer au passage la bête que je ferai certainement sortir, en battant le parc...

Il ajouta en ricanant :

— Bon tireur tel que vous êtes, vous ne pouvez faire autrement que de lui loger du plomb au bon endroit... Hein ? ne pensez-vous pas ?

— Je pense, en effet, monsieur le baron, opina laconiquement le garde.

Les soirées, chez le vieux Le Guermeur, ne se prolongeaient guère ; généralement, après avoir parcouru le journal, le garde, fatigué d'une journée d'inspection à travers les bois, montait se coucher, laissant ses deux fils bavarder avec la mère, durant que celle-ci surveillait Fantic occupée à mettre de l'ordre.

Puis, c'était le tour de Chuchuniou, plus taciturne que jamais, qui, prétextant de l'obligation où il était de se rendre de bon matin à Saint-Pol pour ses cours, regagnait sa chambre.

Enfin, lorsque Fantic avait souhaité à son tour le bonsoir, la mère, étouffant un bâillement, embrassait « son lieutenant », comme elle disait avec orgueil, et le laissait fumer solitairement une dernière cigarette avant d'aller se mettre lui-même au lit..., ce qui ne tardait guère, du moins en apparence, car, aussitôt dans sa chambre, il changeait hâtivement sa tenue contre un costume de chasse en gros velours à côtes et, lorsque son oreille tendue vers le silence de la maison lui avait fait surprendre le bruit rassurant des respirations fortes du garde et de sa femme, le jeune homme entr'ouvrira avec précaution les volets, enjambait l'appui de la fenêtre et, légèrement, sautait dans le jardin.

Une fois là, il écoutait, pour s'assurer que sa gymnastique n'avait attiré l'attention de personne ; après quoi, rassuré, il se glissait prestement à travers le clos, franchissait la barrière et se lançait à travers bois, le cœur plein de son amour.

Cet amour, maintenant, c'était toute sa vie ; aucune pensée, depuis longtemps, n'existe plus en lui qui ne l'est, elle, pour objet, et il marchait dans la vie, isolé de ce qui l'entourait, comme s'il eût été en état d'hypnotisme.

Toute la matinée était employée à attendre le moment où il la verrait ; et à peine l'avait-il quittée, il attendait avec impatience le moment où il lui serait possible de la revoir.

(A suivre).

DANS LA RÉGION DES COMBATS

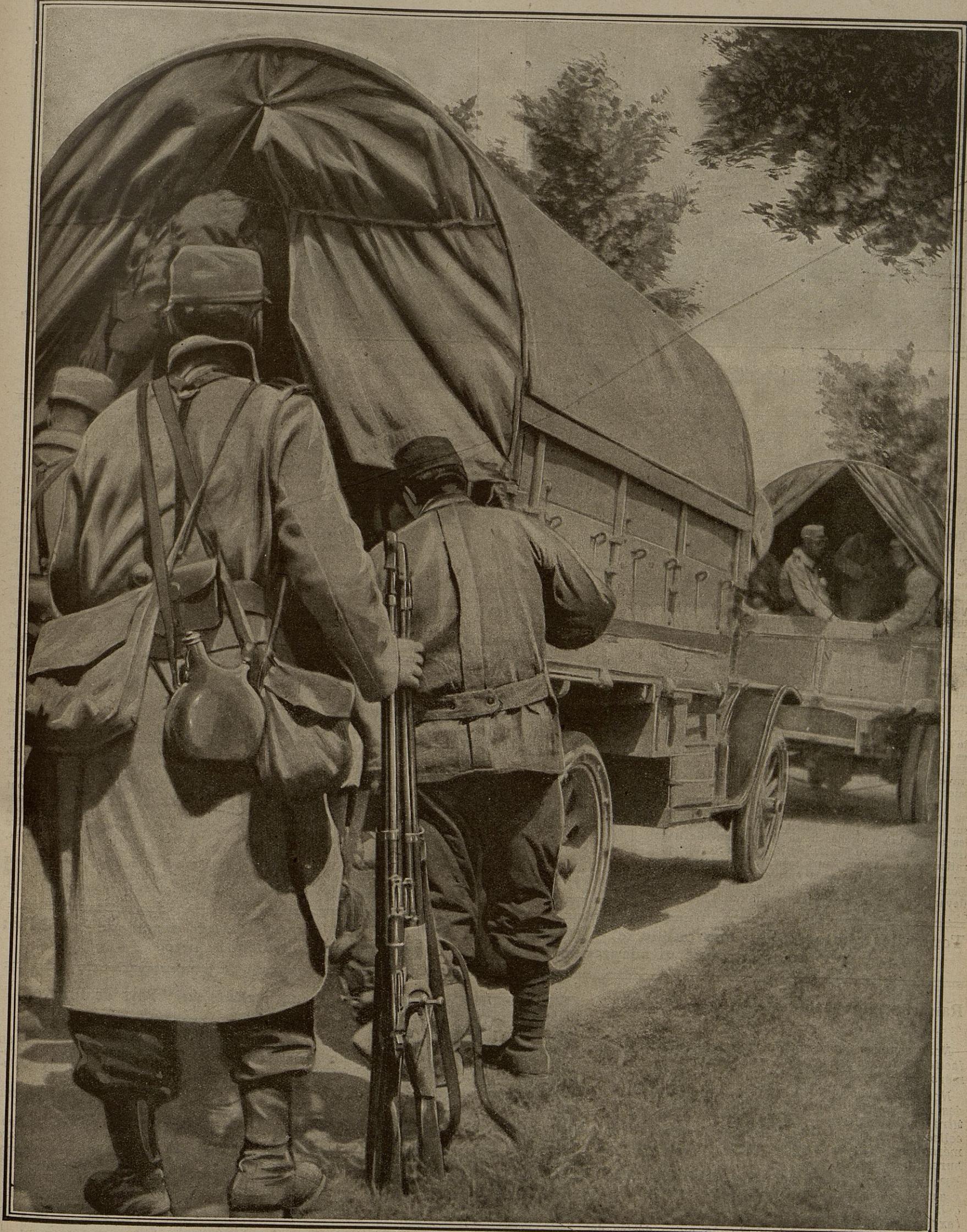


Au nord d'Ecurie, sur la route d'Arras et Lille, les Allemands avaient construit un ensemble de tranchées, de boyaux dont l'enchevêtrement leur fit donner par nos poilus le nom de « Labyrinthe » ; ces défenses, nous les occupons aujourd'hui. Voici une partie de la route, barrée par une tranchée et des fils de fer, qui conduit au « Labyrinthe ».



Non loin de Reims s'élevait une usine florissante ; la guerre a passé ; elle n'est plus que ruines et décombres. Cependant, malgré les obus ennemis qui la visitent de temps à autre, nos soldats en ont fait un poste d'observation ; sur les murs brûlants, sous les charpentes du toit qui tiennent à peine, ils sont là sans crainte guettant les mouvements de l'ennemi.

LES AUTOMOBILES A LA GUERRE



Autobus, camions et autres voitures automobiles ne servent pas seulement, dans la guerre actuelle, à transporter vivres et munitions sur le front ; on les utilise aussi pour amener rapidement des troupes auprès des premières lignes à un endroit menacé.

LES ACTUALITÉS



A gauche, les ambulances automobiles anglaises rangées dans la cour des Invalides. — A droite, l'arrivée des permissionnaires à la gare du Nord. — Dans le médaillon, le plus jeune décoré de nos soldats, Raoul Duveau, âgé de 17 ans, qui, blessé dans une mission périlleuse, vient de recevoir la médaille militaire et la croix de guerre.

SUR LE FRONT RUSSE

C'est bien la grande offensive que poursuivent les armées austro-allemandes ; l'attaque par le Nord, sur la Narew, ne peut plus être considérée comme une diversion destinée à détourner les Russes de leur résistance contre les forces de l'archiduc Joseph-Ferdinand et de von Mackensen, venant de Galicie ; les Allemands en sont arrivés au point où ils auraient dû être depuis près d'un an si l'offensive russe en Prusse orientale d'abord, en Galicie ensuite, n'avait modifié tous leurs plans primitifs.

L'activité des armées allemandes signalée vers Prasnyz est allée s'accen-tuant. Après une série de combats, où nos alliés firent subir des pertes sérieuses à l'ennemi, les troupes russes qui se trouvaient entre la Pissa et l'Orziez furent, dans la nuit du 15 au 16 juillet, ramenées en arrière pour occuper une position plus concentrée sur la rive droite de la Narew. A l'ouest de l'Orziez des forces allemandes importantes avaient attaqué le front des villages de Podessié et de Tzeikhanow ; la même nuit, une attaque vigoureuse des Allemands sur Planiavy et Bramoura était repoussée avec de grosses pertes.

Le lendemain, 16 juillet, le combat a continué avec acharnement ; l'ennemi s'empara du village de Podessié, passait l'Orziez, et enlevait trois canons ; les Russes, dans une furieuse contre-attaque, anéantissaient à coups de baïonnette les troupes qui avaient traversé la rivière, reprenaient les canons et chassaient les Allemands du village.

Le 17, l'offensive ennemie se poursuivait sur un large front, obligeait les Russes à se concentrer sur des positions plus proches de la Narew, ce qui les amenaient à procéder à un regroupement de leurs troupes sur la rive gauche de la Vistule ; cette opération se faisait sans empêchement. Dans la nuit du 17 au 18, les Allemands enlevaient le village de Poredy sur la Pissa ; par contre, ils étaient repoussés devant Vyk sur la rive gauche de la Skwa. Les Russes

se retiraient progressivement, à l'ouest de l'Orziez, vers les têtes de pont de la Narew et livraient un combat opiniâtre près de la ville de Makov.

Au sud de ce secteur, sur le front qui fait face à Varsovie, les Austro-Allemands ont commencé leurs attaques le 15 juillet, d'abord par des feux de mousqueterie, puis par une offensive sur les deux chaussées conduisant à Radom ; ils furent repoussés par de brillantes contre-attaques. Les jours suivants, les communiqués officiels restent muets sur cette partie du front ; une information particulière venue de Suisse annonce, le 22 juillet, que les troupes autrichiennes sont entrées à Radom.

Les armées de Mackensen, ou du moins celles du centre, ont repris leur marche vers le nord, marche qui avait été arrêtée un instant par la défaite infligée à l'armée de l'archiduc Joseph-Ferdinand, près de Krasnik.

Sur le Bug, des attaques partielles étaient vainement repoussées par nos alliés. Puis les combats s'élargissaient ; les Allemands subissaient des pertes importantes ; leurs efforts pour passer sur la rive droite du Bug étaient infructueux ; cependant le 18, après une lutte violente, ils parvenaient à forcer le passage de la rivière sur le front de Skomorokhy-Sokal. Le matin du même jour, ils s'étaient emparés de Krasnostaw et des passages en amont de la Wieprz ; ils étaient alors à six kilomètres environ de la ligne Cholm-Kovel.

Enfin, sur le Dniester, les combats n'ont pas été moins violents ; ils étaient généralement favorables à nos alliés, qui, le 16 juillet, remportaient un brillant succès ; les Autrichiens étaient parvenus à franchir le fleuve ; mais dans une vigoureuse contre-attaque, les Russes leur firent, au cours de la journée, deux mille prisonniers et leur enlevèrent sept mitrailleuses.

Telles ont été les phases des combats qui ont précédé la grande bataille de Pologne. Les Russes ont manœuvré de façon à resserrer leur front et à porter toutes leurs forces dans l'espace compris entre les places fortes d'Ostrolenka, Novo-Georgievsk, Varsovie, Ivangorod et Brest-Litovsk.

Entre temps, les Allemands ont accentué leur pointe en Courlande ; ils ont poussé leur offensive sur Tuckum et Altantz dans la direction de Riga.

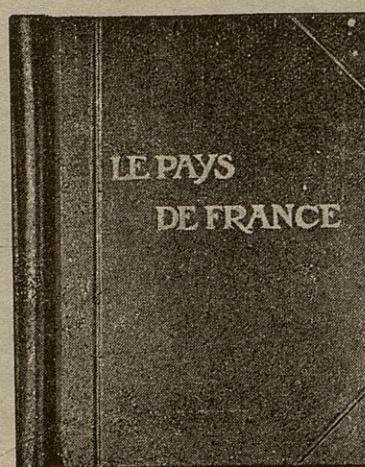
Toutes les photographies que publie le "PAYS DE FRANCE" sont la reproduction exacte de la vérité : on n'y trouve ni adaptation, ni truquage photographique d'aucune sorte.

Rassortiments et reliures du "Pays de France"

Nous sommes à présent en mesure de donner satisfaction à toutes les demandes de rassortiment des numéros du "Pays de France", à partir du n° 1.

Nous tenons en outre à la disposition de nos lecteurs des reliures électriques en percaline chagrinée, avec titre or, spécialement établies pour contenir toute la collection d'une année du "Pays de France" (52 numéros), au prix de 3 francs la reliure, prise dans nos bureaux.

Pour recevoir franco par colis postal cette reliure, « accompagnée, ou non, de tout ou partie des numéros déjà parus », il suffit de nous adresser d'une part 3 fr. 60 (expédition en gare) ou 3 fr. 85 (expédition à domicile), d'autre part autant de fois 0 fr. 25 qu'on désire de numéros. (Adresser les mandats 2, 4, 6 boulevard Poissonnière).



Reproduction de notre reliure électrique

Avis aux lecteurs du "Pays de France"

Nous mettons en garde nos lecteurs contre la mise en vente, par certains commerçants, d'une reliure contrefaisant celle vendue par nos soins et établie spécialement pour le PAYS DE FRANCE.

Ces contrefaçons sont de mauvaise qualité et leur emploi doit être absolument déconseillé.

Nous avisons donc nos lecteurs qu'à l'avenir les reliures fournies par notre intermédiaire devront être absolument conformes au modèle reproduit ci-dessous et porter à l'intérieur une marque de fabrique sur laquelle un numéro d'ordre sera inscrit. Cette marque sera conforme au modèle que nous reproduisons.

RELIURE ÉLECTRIQUE P.F.
(Modèle Déposé)
Propriété du PAYS DE FRANCE
2, 4, 6, Boulevard Poissonnière
N°

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures



LE COUP DU PERE FRANÇOIS

LE SERBE. — C'est vous le père François ? Eh bien, votre coup a raté...



ENTRE DEUX FEUX

L'Allié et l'ennemi...



RESISTANCE INUTILE

L'Homme malade sent venir avec frayeur l'écrasement final.